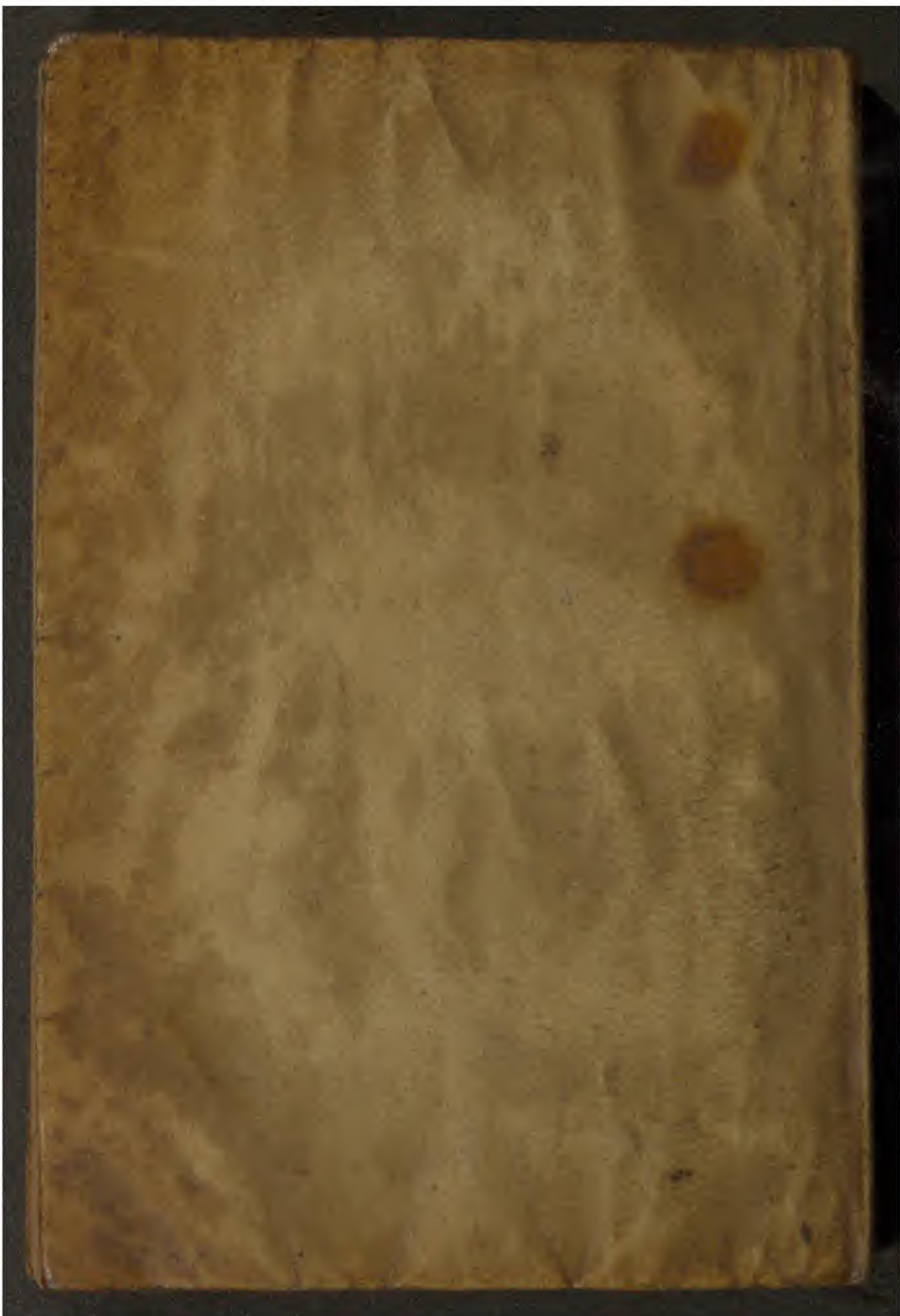




Early European Books, Copyright © 2012 ProQuest LLC.  
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.  
5263/A







Early European Books, Copyright © 2012 ProQuest LLC.  
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.  
5263/A





Early European Books, Copyright © 2012 ProQuest LLC.  
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.  
5263/A



Early European Books, Copyright © 2012 ProQuest LLC.  
Images reproduced by courtesy of The Wellcome Trust, London.  
5263/A

5263/A  
5264  
D. XVIII. V.  
17

An Italian paper (*il Giornale d'Amodei*) of Oct. last, contains an extraordinary but apparently authentic account of a case of total abstinence from food of every kind during the long period of two years, eight months, and eleven days. The patient in this case was a woman named Garbero, of Racconigi, in Piedmont, who died on the 19th of May last, aged 48. During the period above stated, she had remained without taking any sort of sustenance, solid or liquid; but she appears to have retained her mental powers until within a few hours of her death. This woman was regarded in the place where she resided as a Saint, and was daily visited by crowds; but from the examination of the body after death, by two eminent professors of anatomy at Turin, Rolando and Gallo, it appeared that the abstinence was to be accounted for by one of the rare effects of pathological phenomena. These professors, after describing the appearance of the body, which had become similar to that of a mummy, state that the cause of the abstinence arose from a mechanical injury by which the transverse colon was carried into the cavity of the pelvis, and the stomach, œsophagus, and pharynx so acted upon, that deglutition became painful, and at length impossible. The patient being reduced, like some animals, to live upon her own substance, no longer sustained loss by cutaneous or other secretion, except pulmonary, which was so slight as not to soil a glass when applied to the lips. These gentlemen imagined that the absorption by which life was sustained was assisted by some principle in the atmosphere—the nutritive support derived by the patient from her own substance and absorption from the atmosphere being no longer sufficient to repair the losses sustained, the substance which was in the digestive canal previously to the mechanical injury, brought on a slow inflammation accompanied with fever, which produced gangrene and death.

*Times Dec. 6. 1828*



Catologue de Falconnet no 5872

et 7096

Catologue de Petes n° 1548

de Meun. 4022.

Histoire admirable et véritable d'une fille  
Champêtre du pays d'Anjou, laquelle a été quatre  
ans sans user d'aucune nourriture que de  
peu d'eau, par Paschal Robin, Sieur du  
Passer Pavor. Paris, Michel de Roigni, 1586.  
*pet. in 8 de 20 p. h.*

Histoire prodigieuse et admirable d'un  
homme Provençal de Nation, lequel ne boit  
ni ne mange, et ne laisse pas de parler  
et cheminer. Paris, Abraham Saugrain,  
1610. *pet. in 8 de 8 p. h.*  
(De Bure, Cat. de Saignat, n° 1153)

Histoire merveilleuse de l'abstinence triennale d'une  
fille de Confolens en Poitou, trad. du latin. Paris, 1602,  
*pet. in 8. (Brunet, Supplém. V. 3. p. 10)*

Histoire d'une fille, qui depuis plusieurs  
années ne boit, ne mange, ne dort, et ne jette  
aucun excrément, et vit néanmoins; trad.  
de l'Allemand, Francfort 1587, *pet. in 8.*  
(Brunet, Supplém. V. 3. p. 181.)

De puella Germanica, qua fere biennium vixit  
sine cibo potuque, Simonis Portii disputatio. in 4. fig.  
(Catal. de Camus de Linière, n° 847.)

HIS



# HISTOIRE DE

L'INAPPETENCE D'VN 509768

ENFANT DE VAVPROFONDE  
prez Sens, de son desistement de  
boire & de manger quatre ans  
vnze mois, & de sa mort.

PAR SIMEON DE PROVENCHERES  
MEDECIN DV ROY.

QUATRIESME EDITION AUGMENTEE  
par l'Autheur d'un quatriesme discours.



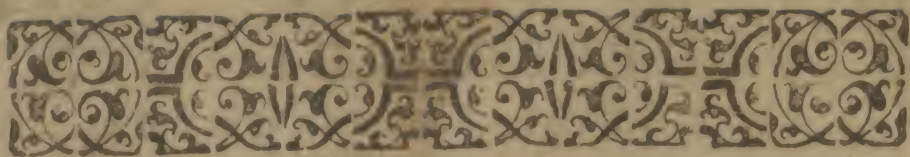
*Avec un  
cinquieme / et  
demier / discours  
Sens, 1617.*

A S E N S,

Chez GEORGE NIVERD, Imprimeur &  
Libraire, en la grand ruë, pres saint  
Estienne, deuant le Palais.

M. DC. XVI,





## L'IMPRIMEUR AU LECTEUR.



AUTHEVR de ceste Histoire vous donne vn quatriesme discours ioint aux trois premiers en vn volume, contenant choses memorables veues & obseruées en l'Entant de Vauprofonde auant & apres sa mort. Cen'estoit son desir de les faire passer sous la presse ensemblement mais luy ayant remonstré qu'il ne me restoit aucuns exemplaire des premiers, il à consenty de les renoueller iugeant bien que les plus curieux aymeront mieux les auoir vnis que separez, la garde en sera plus facile & la memoire d'un subiect si rare & plein de verité, merite d'estre soigneusement conserué.







HISTOIRE DE L'INAPPETEN-  
CE D'VN ENFANT DE VAUPROFONDE  
pres Sens, de son desistement de boire & de  
māger, quatre ans vnze moys, & de sa mort.

PAR SIMEON DE PROVENCHERES  
MEDECIN DV ROY.



MONSIEVR  
Vous m'escriuez d'un dis-  
cours en forme de lettre rō-  
bée en vos mains, sur le sub-  
ject d'un Enfant de l'age de  
dix ans, natif de Vauprofon-  
de, distant de trois lieues de Sens, qui vit sans  
boire, & sans manger, n'a beu ny mangé, ny  
rendu aucuns excrements depuis sept moys,  
ayant toutes autres fonctions libres: & cecy  
est ce que ie iuge digne d'admiration, & fort  
estrāge en vn Enfant, qui semble debuoir sans  
cesse auoir le pain en main, & le morceau en la  
bouche. Vous croyez qu'estant ce narré de  
l'un de noz Chirurgiens, que vostre creance  
sera fortifiée si ie veux prendre la peine de vous  
escrire ce que i'en puis auoir ouy & appris.  
Vous me faites vn singulier plaisir, voire m'o-

A ij



bligez extremement, de me donner moyen vous tesmoigner par effect la puissance que mes amis ont sur moy, & que la peine que ie puis prendre à leur occasion m'est tres-agreable. Faisant doncques estat de vostre amitié i'ay pris resolution de satisfaire à vostre desir, & outrepassant les termes d'une simple lettre & aduis entrer en'un discours de plus longue halaine. l'Autheur de la lettre qu'avez veüe me l'ayant presentée, ie me suis donné le loisir de la voir & lire. Je loue certes sa curiosité & son intention, en ce qu'il a voulu communiquer vne chose si rare & digne d'estre publiée. Il s'est aucunement pressé, mais il ne pouuoit taire ce merueille, qui merite bien vne plume delicate, vn traité solide, & pour le faire dignement vn Philosophe & Medecin. Je ne seray iamais si presumptueux que de m'en iuger capable, ains ie proteste n'auoir autre dessein que d'esbaucher ce subject, & conuier ceux qui ont plus de merite que moy de le polir & rendre à sa perfection. Quāt au faict il est bien veritable & sans impositiō, au rapport de ceux du lieu que i'ay ouïs, & de plusieurs du voisinage dignes de foy qui me l'ont confirmé. Ioinct que la dissimulation ne peut tomber en vn Enfant pour le rendre douteux,

La difficulté gist en la recherche de la cause, qui ne peut estre que rare, puis que l'effect est



du tout extraordinaire. Et pour y entrer, ie dis que la priuation de manger & boire & l'inappetence en cest Enfant, luy est commune avec d'autres mentionnez par plusieurs graues & fidelles Autheurs, au rapport desquels on se doit asseurer, & ceux là ont esté en diuers siecles & aages, comme luy inappetents! ont vescu sans manger & sans boire non vne sepmaine, vn mois, vn an: mais plusieurs sepmaines, mois & années: si que la difficulté ne se rencontre qu'en la cause. Pour s'en esclarcir, il faut se représenter ce qui est de l'appetit de l'hōme, la fin duquel est la restauration de ce qui s'euapore de sa substance, par la perte duquel appetit il est nécessité de rendre bien tost les derniers soupirs, estāt tout perspirable & euaporable pour la rareté de sa substāce, & que pl<sup>9</sup> notoiremēt se voit en luy la cōtrariété des qualitez premieres, en l'inegalité desquelles l'hōme ne peut longuemēt subsister: & sous ces considerations Hippocrates à dict que la vie de l'homme est courte. Remarquons en luy sa substance, & en la substance les parties solides, fluides & rapides: & sous l'estēduē des solides les os, tendons, menbranes, nerfs, venes, arteres, chair, graisse & cuir: soubz les liquides les humeurs: és humeurs le sang, la pituite, la cholere & la melancholie: tous sucz diuisez & differents en affections, mais con-



ioinctement vnies en la masse sanguinaire, dedans l'enclos des venes tant que l'homme est animé & plein de vie. Dõnons aux rapides les esprits, le naturel vital & animal, rapporterez au foye, au cueur & au cerueau, estât le naturel la matiere du vital, & cestuy cy matiere de l'animal. Or est-il que toutes ces parties constituentes la substance de l'homme, ne se trouueront auoir vn estat tousiours semblable à foy, tousiours ferme & stable: ains estre subiectes à mutation, & à vn continuel flux, lequel les oblige à vne continuelle reparation. Et en suite de ce, elles sont portées par vne inclination naturelle à appetter ce qui leur manque. Car l'appetit est des choses absentes & non presentes. Mais il ne leur suffit d'estre douées de cest appetit, qui leur est propre & né en elles, par ce que son action seroit sans effect s'il n'estoit secouru d'un appetit naturel, que le foye luy influe comme source des facultez naturelles communes a toutes les parties: & encore de celuy qui est animal ou sensitif, auquel le sens commun donne son departement, & le loge en la bouche du ventricule, qui est organe & instrument de l'appetit, ou il fait la charge qui luy est commise, pour veu que ceste partie soit capable de la receuoir, par la bõne temperature, conformation & vnion. Ceste bouche du ventricule se trouuant ainsi disposée



exerce sa fonction par le cōcours de plusieurs mouuemens, desquels le premier est l'inanition des parties, luy succede l'atraction des venes, à celle cy la suction de la bouche du ventricule, puis le resentiment de ceste suction, laquelle s'eleue au ciel du sens commun à ce qu'elle ueu & excité du mouuement de suction, il reueille la faculté sensitiuë, luy trace son chemin, & la guidār par les nerfs, luy donne le gouuernement & commandement sur la place, la reuge sous son obeissance, & mette en son debuoir: & lors ceste partie instrumentale faict sa fonction, court à l'aliment qui luy est necessaire pour restaurer ce qui est decheu des parties euaporables tans solides liquides que rapides. Ces moiens de l'appetit ont vne telle liaison, que le manquement de l'vn est bastant pour troubler toute l'œconomie naturelle du viure: & de la surgit vne inappetence, la fin de laquelle est la mort ineuitable de l'hōme. Car de l'innapetence vient le defaut de manger, du defaut vne atrophie & non-nourriture des parties, & de ceste non-nourriture la mort. De la nous faisons ceste resolution que l'entretien & conseruation de la vie depend du manger, & que sans manger il est impossible de viure. Mais ceste fonction de manger n'est pas vne fonction continue: car il faut du temps & de l'interual pour cuire & digerer la viande, & en

A iiij



cuisant la conuertit en vne substāce conuenable & propre à nourrir, estant prealablement attirée & receüe, puis retenüe, & finalement deschargée dedās les intestins, qui sont les canaus par lesquels elle est distribuée. Toutes ces actions differētes desirent diuers momens du temps, elle s'entresuiuent, & se fōt les vnes apres les autres, & non en vn mesme instant: mais le temps qui leur est donné se suit de prez & cest interual est de peu de durée, plus ou moins selon que la chaleur naturelle à plus ou moins de vigueur, consomme plus ou moins de la substance euaporable. Doncques pour reparer l'inanition, que la chaleur occasionne en la substance humaine & dissipable plus que toute autre, il est necessaire de manger: & pour ce que le dechet d'une substance si fluide vauiste, la refection doit aller de mesme pas. Ie scay bien que par maladies & accidens l'ap-petēce peut estre introduite & qu'ils peuuent demolir l'appetit pour vn temps, ruiner & destruire les moiens avec lesquels il paruiēt à son but, qui est la restauratiō de ce qui est descheu de la matiere exhalable. Et qu'ainsi soit suppo-sons n'y auoir aucune inanition és parties, en elles cesse l'attractiō des venes, si les venes n'at-tirent, la suction du ventricule est en repos: car en attirant'elles le stimulent à faire ouuerture de la bouche partie superieure de l'estomach,



& luy donnent le mouuement de suction, cessant lequel, le sens commun n'est conuie à luy deferer la faculté scsitiue, à la suite de la quelle est l'action, comme à la suite de la cause est l'effect: & ceste faculté luy estant deniee l'indigence des parties ne peut estre resentie, & en ce cas elles n'appetent, ny ne desirent l'alimēt necessaire ala vie: si que luy defaillant le desir, il en arriue ce que nous en auons dit, la non-nourriture du corps, bien tost apres la perte de la vie. Ainsi vous voyes cōme euidemment les mouuemens de l'appetit presens & reiglez reparent les bresches de l'inanition, & cōme absens, par vne consequence infallible, il donnent entrée à la mort. Nous recueillons de ce que dessus, que la substance de l'homme est dissipable, & que se dissipant continuellement elle se doibt reparer. Que l'appetit qui nous est donné à cest effect, nous conuie a manger pour viure, & de iour en iour, qui plus qui moins, & chacun selon sa portée. Ceste façon de viure iournaliere est commune à tout sexe, en tout aage, & personne n'en peut estre exempté selō le cours ordinaire de la nature humaine. La raison y consent, l'experience nous le fait voir, autremēt la chaleur naturelle & l'humidité radicale inseparablemēt vnies, esquels la vie consiste priuées de leur entretien se rendent languides, se consomment & esteignent



apparemment, & en peu de iours: principalement si la læsion est notable és mouuemens naturels & animaux, à l'aliment pour la conseruation & restauration: lesquels estât offenzez, il ne peut estre conserué ne restaure: le dis offenzez grandement, & en sorte que l'appetit soit aboly. Et alors, ou la faculté sēsiue est intercepte par vices propres au cerueau, & nerfs deferents: ou elle est transmise & portée, mais non receuë, par autres vices affectez à la bouche du ventricule, ce qu'aduenant le sentimēt de suction luy manque: ou bien la faculté naturelle & insite ne reueille point l'influente, de sorte que la suction qui est le mouuement de la bouche du vētricule, cessant & estant en demeure, les autres fonctions viennent à deffailir soit que la læsion en appartienne à ceste partie organique & luy soit propre, soit qu'elle luy soit communiquee par les parties qui sont au dessoubs d'elle: ou le vice se rencontre en la faculté attratrice des venes: car si elles n'attirent, qui est contre leur particuliere inclination, la concupiscence naturelle ne peut faire ce qui est de son office, & n'entre au deuoir de sa charge: où finalement il n'y à point d'inanition en toutes les parties du corps, & ne se trouue en la substāce des parties, tant solides fluides que rapides aucune diminution ou dechet, contre la loy de nature humaine,



qui ne peut estre sans inanition, puisque les principes & fondemens de la vie sont de soy, & de moment en moment consommables. Car la vie mesme, qui est vne action, ne peut subsister en mesme estat, & auoir en soy vne immutabilité & constance. Si doncques l'appetit est aboly par les tares vitieuses, qui peuvent empescher le cours naturel des mouuemens qui conseruent les parties & reparent la perte de leur substance, il s'ensuit que telle abolition ne peut estre, qu'elle ne face bresche visiblement à la vie, & endommage l'habitude naturelle des parties lesquelles n'estant maintenues ny restituées, certes d'un sain & entier estat auquel elles estoient se iettent facilement & sensiblement en un pire, s'attenuent, s'amaisgrissent s'esteignent & mortifient. Car si naturellement, & d'une suite non interrompue, se deperit quelque portion de la substance, il faut que la reparation se face selõ la mesure du flus, conséquemment sans interruption, Et par ces considerations nous admirons, & admirans recherchons comment l'Enfant, subiect de ce discours, viuant sans boire & sans manger de puis sept mois puisse subsister avec ses fonctions naturelles, vitales & animales, toutes libres, fors celles qui doibuent sans cesse cõuertir l'homme à l'aliment, car les fonctions selõ la destination des parties prennent leur force



& vigueur de l'aliment, la subtraction duque importe à leur conseruatiō & vie. Et neāmoins cest Enfant priué de nourriture, par le māquement d'appetit, vit sans emaciatiō, du moins à vescu iusques à presēt le corps demeurant en sa plenitude, il court, il va d'un pied ferme, iouē avec ses pareils, veille & dort alternatiuement, est exempt de douleurs, ne plaint rien que l'on puisse remarquer. Et certes s'il auoit quelque touche & relentiment de mal, il se manifesteroit, & vn ieune Enfant comme il est, ne pourroit iamais le cacher, ny dissimuler, Chacun mal porte son bouchon & enseigne: de sorte que si l'Enfāt ne māgeoit ny ne beuuoit point pour raison des vices appartenants ou aux facultez, ou à l'organe de l'appetit, ils se donneroient à cognoistre par leurs propres signes & effects, comme le feu par la fumée, leur & chaleur. Mais quoy? est ce de necessité que pour viure suiuant le cours ordinaire & loy immuable de la nature, il faille que l'homme boiue & māge de iour en iour, & qu'il ne puisse sans mourir se passer de boire & māger quelque suite non de iours, mais de sepmaines, de mois & d'années; Qu'il ne puisse par quelques iours viure sans aliments, & qu'il ny aye des causes naturelles de cela, il n'en faut aucunement doubter: & cela se voit tous les iours en plusieurs, qui s'abstienne de manger volon-



tairement s'il son sains, & non volontairement  
s'ils sont malades: mais de passer, tant en santé  
que maladie plusieurs semaines, mois & an-  
nées sans nourriture, il ne se peut naturelle-  
ment, puis que cest vne loy naturelle commu-  
ne à tous hommes, qu'il faut manger & boire  
de iour en iour pour viure. Son estre ne peut  
permettre le contraire, son entrée au monde  
y repugne tout ce qui est cōsiderable au corps  
humain le reduisent à ceste necessité. La vo-  
lōté en l'homme peut beaucoup, mais elle n'à  
le pouuoir de franchir & rompre les barrieres  
de la nature humaine. Celuy qui seroit si osé  
d'attēter le cōtraire, appelleroit Dieu au com-  
bat, s'opposeroit aux de terminations du Ciel,  
& de ce souverain architecte, qui à donné aux  
choses par luy créés la propriété de leur estre,  
& les à destinées par vn ordre reiglé à ce qui  
est de leur fonctions: Elles viuent, se mouuent  
& agissent comme il l'à voulu. Mais voyons  
ceste necessité de manger & boire és choses  
qui se considerent au corps humain. Hippo-  
crates les a reduictes en trois, en la substance,  
facultez & actions. Nous l'auons cy deuant  
assez faict recognoistre en la substance solide  
& fluide de laquelle sans intermission & rela-  
che se va tousiours deperissant quelque parcel-  
le, puis que sa chaleur principe de vie agit sans  
cesse, & agissant consomme tousiours la chose



contre laquelle sa force est employée, de sorte que si par la prouidence de la nature ceste perte n'estoit réparée incessamment, l'indiuidu s'aneantiroit, & iroit le grand galop à la fin: mais pour ce qu'en la substance du corps humain, la dissipation a esté euidente, & qu'à faute de nourriture les parties tant solides que liquides se recognoissent euaporables, & que nous auons passé sous silence le plus prompt du troisieme principe de sa substance, qui est des esprits, auant que d'entrer en la cōsideration des facultez & actions, il fault en toucher vn mot.

Les deux premiers principes constituant la substance estoient les membres solides & les humeurs, le tiers se resout és esprits, & en eux nous pouuons voir clairement vn plus tres-veritable, pour raisō duquel l'homme est necessité de boire & manger, la demonstration en est facile. Car plus vne chose est vaporeuse & d'une plus tenuë matiere, tant plus tost elle se dissipe: ores est il que l'esprit est vne subtile vapeur exprimee du sang, esprit qui au foye est naturel, & sert de matiere, cōme nous l'auons dit cy deuant, au vital, lequel tenant son siege au cœur, distribue par les canaus arterieux la chaleur qui viuifie les parties, & ce vital esleué iusques aux ventricules du cerueau, sert de matiere à l'animal. Ce dernier loge au dongeon & plus eminent lieu de l'homme, faisant sa re-



veüe & departement par les nerfs tant motifs  
que sensitifs, rend toutes les parties capables  
de mouuement & sentiment : soit de l'un ou  
de l'autre des esprits, la substance est aërienne  
car l'air mesme externe faict partie de sa substā  
ce, c'est vn corps subtil & tenue, partant for-  
prompt à seua porer, qui pour estre maintenu  
a besoing dune prompte restauration. Con-  
templez avec moy que la necessite de les repa-  
rer subitement vient de leur generation, & du  
moyen que la nature en a donné Car l'esprit  
est vn extraict du sang, le sang est vn extraict  
del'aliment & la vie est continuée, conseruee  
& maintenue par la nourriture iournaliere,  
que l'estomach premier instrument de la nu-  
trition luy donne, par-ce que l'aliment est la  
matiere du sang, & le sang matiere del'esprit,  
c'est vne succession perpetuelle, laquelle est  
sans repos & interual. Voila comme l'homme  
est obligé à māger & boire pour la generatiō  
& conseruation des esprits, la substance des-  
quelsest plus que toute autre dissipable. Aui-  
sons finalement comme les facultez & actions  
aussi bien que la substance sont considerables  
au corps humain, desirent & aduouent, ceste  
necessité de manger pour viure. Nous frappe-  
rons dune pierre deux coups: car si nous la fai-  
sons paroistre és facultez, puis que les actions  
en sont les effects, ceste necessité se fera remar-



quer en tous les deux sous la faueur des raisons qui leurs sont communes. C'est chose reconnue que les facultez sont diuisees en trois en la naturelle, vitale & animale, & chacune tient son estre de l'ame, & en deriue comme le ruisseau de sa source. Ceste ame à son esgard est vniue, toute en tout, & en chacune partie toute, mais elle est douée de plusieurs facultez pour luy seruir en actions distinctes & differentes. Car la naturelle à son throsne au foye, & preside à la nutrition, accroissement & generatiō. La vitale à le sien au cœur, & luy appartiennent les motions vitales, par lesquelles elle donne non la nourriture, non le sentiment ou mouuement, mais la vie, qu'elle defend & affranchit de toute corruption & pourriture. L'animal a pour son palais le cerueau, & luy sont les puissances & actions sensitiues, motiues & intellectiues asseruies & assubiecties. Tandis que l'homme à l'vsufruit de la vie, toutes les facultez sont en exercice, l'ame ne les tient oyseuses, & ne peuuent estant commandées par vne dame absolue estre seruantes inutiles. Elles doncques se communiquent par le ministere des esprits naturel, vital & animal, en toute l'estenduë des parties du corps humain, & n'y à quel l'assistāce des esprits, qui leur donnent cours. Que si les esprits reparables de momēt en momēt, à raison de leur tenuitē  
& sub-



& substance aërienne, manquent de nourriture commēt feront ils leur office? & s'ils defail-  
lent, ou en feront les facultez? qu'els effectz  
en tirerez vous? partāt l'integrité & maintien  
des actiōs demeure par la subtraction de tout  
ce qui peut empescher, ou endommager les  
facultez: & celles cy sont en leur debuoir por-  
tees de leurs esprits deter minement aux par-  
ties, qui sont organes de leurs fonctions, &  
pour rendre ce seruice actuel & ordinaire, il  
faut que les esprits soient nourris cōtinuelle-  
ment, afin qu'ils puissent suffire à vne continu-  
elle operatiō, telle qu'est celle de la nutrition,  
laquelle dure sans cesse, & s'embesongne ius-  
ques au iour final de la vie. Que si le corps s'en  
peut passer la duree de quelques iours il ne  
faut l'estendre à des sepmaines, à des mois, à  
des annees, mais l'experience en ce ieune En-  
fant fait voir le contraire, car il y a sept mois  
qu'il vit sans boire & sans māger au veu & sceu  
de tout le mōde. Or puis que c'est chose de la-  
quelle il faut aussi peu doubter que du iour en  
plain midy, voiōs quels sōt les moyēs de le cō-  
seruer & tenir en vie sans aliments. Je dis que  
cela estāt, & rien ne se faisant sans cause, qu'il y  
doibt auoir vne cause vraye de ceste inappe-  
rence & continuation de vie sans nourriture.  
Mais d'où la tirerons nous? sera-ce des causes  
naturelles de l'inappetance? comme de l'ab-



straction du sens cōmun, par quelque violant  
 object: Oū de l'empeschement des facultez,  
 par le defect des esprits: Oū de l'ntemperie,  
 mauuaise conformation, ou solution d'vnité  
 en l'organe de l'appetit: Oū de l'obstruction  
 des venes: ou de la repletion du corps en tou-  
 tes ses parties. Non, & toutes choses bien &  
 deuement examinees ne peuuent admettre  
 ceste priuation de nourriture au corps hu-  
 main, sans vne notable læsion de la santé &  
 de la vie. Car les causes manifestes qui intro-  
 duisent l'inappetence endommagent & rui-  
 nent les fonctions des parties, voire mettent  
 fin à la vie si elles ne sont retranchees, comba-  
 tues & surmontees avec beaucoup de soing  
 & d'industrie, & certes si l'entretien de la vie  
 depend del'aliment, la priuation du manger  
 & boire est vne asseuree voie à la mort. Et ou-  
 tre ce, si la vie consiste en chaleur & humidité,  
 & ces deux des le premier abord de la vie se  
 vont cōtinuellement cōsommâts, & qu'il n'y  
 aye autre moyē de reparer le dechet que par le  
 manger & boire, il s'ensuit à faute de ceste refe-  
 ctiō continuelle, cōme le dechet en est conti-  
 nuel, que l'homme en peu de temps perde l'v-  
 sage de la vie. Nous auons suffisammēt esclar-  
 cy ceste matiere au progres de ce discours, il  
 est doncques necessaire en la recherche de  
 la vraye cause, de se ietter entre les bras d'vn



subiect plausible, auquel noz esprits ayent le contentemēt d'acquiescer. Ceux qui ont creu que l'on peut viure sans boire & sans manger vne longue traitte de temps & neātmoins sans la limiter, pensent leur opiniō estre fermemēt establie quand ils mettēt en auant que la chaleur naturelle ~~peut~~ estre petite, l'humeur radicale abondāte, crasse, dense, & visqueuse, & en vn subiect de tēperament froid, & qui pour ce respect resiste d'autant plus à la qualité consommante de la chaleur, d'abondāt qu'il peut se rencontrer vne grāde quantité de phlegme qui aura pouuoir d'emploier la vertu & l'efficace de la chaleur naturelle, & l'ētretenir sans besoing d'autre nourriture vne longue espace de temps. Voions par le menu ce qui en est. Si la chaleur est supposee petite, d'autant en est elle plus tost dissipée: & si elle va tousiours se minant quelque peu d'autāt plus tost veut elle estre reparee, cest la raison qui à induit Hippocrates recognoissant la chaleur estre petite au decours de l'aage de conseiller aux vieux de faire plus de repas que les ieunes mais petits. Car pour la modicité de la chaleur ils sont incapables de beaucoup de nourriture, la quantité de laquelle la pourroit estouffer, tout ainsi qu'un petit feu s'amortit par vne trop grande charge de bois où qu'une lampe, quād la mèche est vsee, s'esteint aysement si on luy donne



ne trop d'huile. Si la chaleur disent-ils est languide, & l'humeur tant radicale que acquise est abondante, ceste abondance pourra de soy entretenir longuement ce feu consommant & donnera subject de se passer de tout autre nourriture par vn long interual: mais si leur intention est de parler de l'humeur radicale, ils se mescōtent: car la chaleur & l'humidité radicale ne font qu'un corps & en ce corps indissolublement vnies, & si la chaleur est petite l'humidité le sera aussi: la mesure de l'un est la mesure de l'autre. Si leur dessein est de se tourner du costé de l'acquise, & l'aduouer pour entretien de la chaleur, ils ne se trompent pas moins: car telle humeur acquise est extraicte de la nourriture, si doncques vous la retenez, l'humeur acquise ne peut subsister: estāt la source tarie le ruisseau demeure sec. Ils se donnent carriere quād ils disent que l'humeur de laquelle se repaist la chaleur peut estre glu-euse & espeisse; mais si cōme ils disent, & nous le recognoissons avec eux, ell' est inuisible, elle ne peut auoir l'espeisseur qu'ils ont imaginee. Les corps des flambeaux coelestes sont visibles, pour ce que ce sont les parties plus denses de leur Ciel. Si doncques la densité se rencontre en ceste humeur, elle deburoit estre visible, & quoy qu'elle soit diffuse & vnies à toutes les parties du corps humain, toutesfois tel



espanchement n'est visible, & ne tombe sonbz le sens de la veüe: Aussi est-ce vne substance subtile & vaporeuse, & qui n'est denommée huilleuse & onctueuse, qu'à la comparaiſon de l'huile & graiſſe, qui ſont matieres inflammables & combuſtibles, eſquelles la chaleur n'est qu'accident, mais la chaleur en l'humeur radicale est vne substance, de laquelle Hippocrates entend parler quand il dit, que ceux qui croissent abondent en chaleur naturelle, & veut monſtrer que ceſte chaleur fait paroistre plus particulièrement ſa vertu & efficace en vn ſubieſt vaporeux & humide mais ce ſubieſt eſt inſeparable de la chaleur, & leur accouplement indiffoluble, ne faiſans qu'un corps, & quoy que diuiſement ils puiſſent eſtre cōſiderer par diſcours & abſtraction, ſi ſont ils en eſfect vns, & vnis conioinctement, enſorte que iamais ils ne ſe quittent que par l'extinction de l'un & cōſomption de l'autre & en vn meſme inſtāt: car tāt que la chaleur eſt en la matiere & que la matiere eſt accouplée à la chaleur, la mort ne trouue à ſe placer. Al'aduātūre qu'il ſe trouuera quelque tēperament froid, avec lequel l'humeur radicale ſentira moins l'efficace de la chaleur, i'y cōſens: mais ie diſ, que cela ne peut empescher l'action continuelle de la chaleur en ſon humeur naturelle, puis que ce feu n'eſt iamais oyſif, & qu'il va touſiours ſe con-



PREMIER DISCOURS,

sommant & l'humeur naturelle avec luy : Et ce considéré, Seneque disoit qu'en naissant nous mourons. Et puis le temperament froid, qui n'est que qualité, peut bien rendre les actions des parties languides & engourdies mais elle ne peut empêcher le cours de la chaleur naturelle, ny le flux de l'humidité radicale. Bien est il vray, que ceste chaleur peut estre d'autant plus affoiblie, que le temperament se trouue plus froid : & si nous supposons vn temperament froid avec excès, à Dieu la chaleur naturelle: ce feu & esprit de vie s'esteint & amortit, comme nous en auons l'experience en ceux qui par la rigueur du froid, meurent transis & gelez : & les hommes au declin de l'aage & extreme vieillesse, refroidis par leur complexion de mesurement froide, sont bien tost esteints & conduits au dernier periode de leur vie. Ce qui suit & qu'il pensent estre à leur aduantage a moins d'apparence de verité, que tout ce que dessus : que le phlegme assemblé en quantité puisse sans renouvellement de nourriture entretenir vn long temps la chaleur & humidité radicale, ils s'abusent fort car si par le phlegme ils entendent la partie du sang plus cruë, & qui peut estre perfectionnée es venes & parties tandis quelle pourra acquiescer ceste perfection, & que de fait elle sera conuertible en vne substance conuenable à l'humidité



dité naturelle, la vie pourra subsister sans reprise d'alimentz: mais le terme sera court, car la chaleur naturelle des parties par sa vertu coctrice produit cest effect incessamment, & en la disette de nouvelle nourriture se sert de ceste matiere qui est alimentaire. Si par le phlegme ils sont recogneus parler d'une matiere purement excrementeuse, comme de celle qui tombe du nez en gouttes d'eau ou de la morueuse, ou de la vitree, ou de celle qui à forme de plastre leur dire est sans fondement: car telle pituite ne peut iamais estre alimentaire, & ne peut par aucune conversion avoir de la convenance à la matiere de laquelle elle doit estre aliment: desorte que la chaleur naturelle n'en sera iamais fomentee, ains servira à la demolir & amortir.

Leur creance n'est en rien fortifiee par le denombrement de quelques animaux, qui musez aux cachotz de la terre, vivent tout un hyver sans recevoir aucune nourriture, demeurans tout ce temps la stupefiez & endormis: ainsi le tesmoignent plusieurs: mais ie ne sçay s'ils sont croiables aux animaux perfectz, cela est plus faisable és insectes, qui n'ont pour principes de leur vie & generation, qu'une chaleur externe agissant en une matiere impure. Mais posons qu'il y en ayent, qui sans aucun aliment vivent une suite de semaines, ou de



mois, pouuez vous inferer de la, qu'entre les hommes il y en aye aussi qui priuez de toute nourriture, puissent couler beaucoup de semaines, de mois & d'années en vne integrité de vie & de fonctions humaines, par la puissance des causes naturelles. Je ne puis entrer en cest aduis: parce que tous ces animaux, desquelz ilz nous parlent, ont cela de leur propre nature, de viure & pouuoir viure vn long temps sans qu'ils ayent besoing de repaistre & determinement en la saison qui leur est precise: cest vne propriété de leur espece qui est generale & commune à tous ses indiuiduz. Il n'en va pas ainsi parmy les hommes. Dieu ne les a doués en les creant de ceste condition, qu'ils puissent passer beaucoup de iours sans nourriture, il leur a conferé vne substance dissipable, car telz sont les principes de leur generation, la semence & le sang maternel, & la chaleur & humidité radicale qui en sont exprimée n'ont pas plus de priuilege: car le produit prent la nature du produisant. De la vient la necessité de boire & de manger en l'homme il faut qu'à la mesure de la dissipation de sa substance la reparation se face, autrement la mort luy est certaine. C'est vne loy à laquelle tout autant qu'il y a d'hommes, sont asserviz, & nul n'en peut estre naturellement dispensé. Aussi ce qui conuient à vn indiuidu selon son



espece, il conuient vniuersellement aux indiuiduz de ceste espece. Or de viure sans manger & sans boire, n'est de la nature de l'espece humaine ainsi nul des hommes n'a ce priuilege de sa nature & ne luy peut appartenir par les causes naturelles. Pour resolution, la raison & l'experience nous portent à croire, que si en l'espece humaine, il s'en truué vn qui viué sans boire & sans manger, que là cause n'est point naturelle, ains surnaturelle: & que viure plusieurs sepmaines, moys & années, la santé n'estant point intereessée, ny les actions animales & vitales, ny les naturelles en la plus part endommagées, il faut qu'il y aye vne suspension de la qualité consommande de la chaleur, & vne maintenue de l'humidité naturelle en vn estat sans dechet. Car si ceste suspension n'est point, la nature demeure en ses marches naturelles, & à faute d'aliment le corps perd sa force: sa substance s'euapore, la peau se couure de rides, s'attache aux os, tous les membres se desseichent, & sont saisis d'un marasme mortel.

Nous acquiesçons doncques à la suspension, & l'establissant nous sommes à l'abry de tout doute. Les Theologiens la tiennent, & la soubmettent à la toute puissance de Dieu, elle se verifie par infinis exemples qui ne sont subiects à conterolle. C'est à luy seul à qui il appartient de rompre le cours ordinaire de la nature



il faict remonter les eaues contre leur source ,  
 separe du feu sa qualité bruslante, arreste le So-  
 leil au milieu de sa course, change les eaues en  
 sang & en vin, & qui malgré la priuation rend  
 aux Aueugles la veüe, aux sourds l'ouye, aux  
 muets la parolle, aux morts la vie. Aussi peut il  
 suspendre l'effect de la chaleur naturelle, &  
 faire que l'humidité radicale ne se consume  
 point en l'homme & tout autant de temps que  
 sa toute bonté le voudra permettre, sans qu'il  
 soit besoing de viures pour le conseruer. Mais  
 ceste voye est extraordinaire, ceste façon est re-  
 tiree du cours commun des causes naturelles.  
 Je ne veux mestēdre dauātage en ce subiect ny  
 ne veux en courir le reproche d'estre fortý des  
 termes de ma profession. Il me suffit vous auoir  
 represēté, que le corps humain se mine & con-  
 somme de moment en momēt: que la substāce  
 dissipée veut estre reparee par la mesme me-  
 sure du temps: Que ceste necessité de manger  
 & de boire à esté verifiée en tout ce qui est cō-  
 siderable au corps humain en la substance, fa-  
 cultez & actions: Que ny la foiblesse & peti-  
 resse de la chaleur naturelle & humeur radica-  
 le, n'y l'espeſſeur imaginaire de ceste substan-  
 ce, ny l'assistāce d'un tēperament froid, ny l'a-  
 mas d'un phlegme ne peut empescher l'action  
 de la chaleur en soy mesme: & que pour sa di-  
 minution continuelle il faut vne restauration



non interrompuë. Et ensuitte de ce, nous concluons, que par les causes euidentes & naturelles la vie sans aliments ne peut subsister: ains que par aliments elle doit estre continuee.

Ceste loy est telle que Dieu la imposee à la nature de l'homme, elle est inuiolable, cest vne necessité qui ne se peut rompre ny forcer. Et partant voir vn enfant de dix ans auoir vie, & fermeté en ses actions, depuis sept mois sans manger, sans boire, sans rendre aucun excrement, sans emaciation, sans apparence de maladie, est vn effect du tout hors de la nature des hommes, & dependant d'une cause extraordinaire & surnaturelle. Je m'attens bien que ce discours: qui s'eschappe pour voir le monde, & m'a esté tiré pour seruir à mon amy, qui desiroit l'enterinement de sa requeste, sera examiné & possible contredit: Je n'en seray ialoux n'ayant rien qui m'affectionne & touche plus viuement, que de voir la verité des choses recognuë en vn subiect plein d'admiration, & auquel la puissance du Souuerain Createur est manifeste, qui pour sa gloire se dispense, quand il luy plaist, de l'ordre qu'il a estably en toutes les choses crees.





## SECOND DISCOVRS DE L'INAPETENCE.

**I**ORS que mō discours de l'ina-  
petēce sur le subiect d'un Enfant  
de Vau-profonde cōfins de Sens,  
fut mis sous la presse, desia sept  
mois s'estoient escoulez, pēdant  
lesquels luy, qui n'auoit encore atteint l'an di-  
xiēme de son aage, s'estoit cōseruē en vie sans  
boire, sans māger, sans rēdre aucū excremēts.  
Nous auons tenu cela pour vn grād merueille,  
mais ce qui nous le faisoit admirer d'auātage.  
estoit l'integrité de ses actions, & embonpoint  
des parties sans apparēce d'emaciatiō. Enuiron  
ce tēps la l'Enfant fut mené à Fontaine-bleau,  
pour le faire veoir au Roy & à la Roynie. Au re-  
tour pour ce qu'il fut ramené en charrette &  
rudoié de hoquets, il se trouua foible, s'alicta  
& desista de marcher, demourant tousiours en  
son inappetence, & sans dechet de sa premiere  
habitude. Vers la feste des Roys en l'annee pre-  
sente il se reconnut plus ferme, cōmença de se  
leuer & soustenir, chemina mais courbé, cōme  
il aduiant à ceux qui arriuēt à vne vieillesse ca-  
duque, par la foiblesse des esprits & declin de  
la chaleur naturelle. I'estois resolu de le veoir  
sur le lieu, pource que i'en auois escrit sous l'as-  
seurāce que m'en dōnerent personnes dignes



de foy qui tous estoient tesmoins oculaires, ne s'estendant lors ma curiosité plus outre. Et pour ce qu'allant sur le lieu ie ne pouuois luy donner plus de trois heures & que ce temps me sembla trop court pour le bien recognoistre, i'aduisay par l'entremise de mes amis de le faire venir en ma maison avec la plus grande douceur que faire se pourroit, ie l'ay eu par ce moyen le vingt & vingt & unième de Mars. Le iour qu'il arriua estoit dédié à vne foire annuelle, fut conduit sur le lieu, & de la descend chez moy: Et pour ce que ayant pris sa nourriture au village peu fréquenté, & proche d'un bois, son humeur parmy ceux qui luy sont incogneuz se trouue vn peu rude & sauage, pour l'appriuoiser ie luy donne quelques bagatelles & amusements de petits Enfans, & par ce moyen ie gaignay sur sa rusticité & nature agreste vn peu de priuauté. Ayant aduis, qu'aux ouuertes que lon luy faisoit de boire & de manger il se piquoit fort, ie donnay ordre que lon ne luy en parlât point, cependant ie le considere curieusement me familiarise avec luy autant que ie puis, & fais en sorte que ie le rende plus maniable & moins farouche. Chacun est desireux de le veoir, & la foule l'importunoit & la refuyoit. Et pour ce qu'il me sembloit auoir du contentement quand on luy faisoit veoir quelques iolietez, ie le fis conduire en vne maison assez proche de la mienne



## SECOND DISCOVERS

& quasi en front, ou se faisoit monstre d'une fontaine artistement elaboree, garnie de pompes forcees, tuiaux, cuuettes, bassins figures, roues mouuantes, ressorts a plusieurs effetz. La luy fut dōnée vne place, de laquelle il pouuoit a son aise auoir la veuë entiere de ceste ingenieuse machine. Il s'y entretint fort long temps, iusque a ce que la nuit venue, se ressentant de quelque lassitude, il est ramené en sa maison, s'approche du feu, demeure assis quelque temps, & apres vn peu de relache il demande le liēt: iusques a la il n'auoit fillé les yeux ny en chemin, ny depuis sa venue. Il se couche dort & repose doucement, on le veille pour recognoistre ce qu'il feroit en dormant, il demeure quoy iusques a ce que la nuit passée & le iour venu il se reueillast de soy-mesme, demanda a se leuer & aprier Dieu. Scachant qu'il estoit esueillé, i'ētre en la garderobe en laquelle il estoit, ie le voy, le touche, parle a luy, le trouue assez gay, & auoit contentement du repos de la nuit, ie luy fay apporter vne chemise desirant de le voir & obseruer nud, il ne la refuse point, despouille la sienne franchement endosse celle que ie luy fais donner. En sa nudité ie le touche par tout, ie prens garde a toutes les parties du corps, ie n'y trouue que redire, toutes se trouuēt bien formees, reuestues de chair & sans amaigrissement. Je porte la main sur la



poitrine & sur la region du cœur i'en sens le battement ferme & bien reiglé, ie touche les arteres, le poux se trouue bon, ie l'auois ia manié plusieurs fois & recogneu egal en son eleuation & depression, dilatation & contraction. La langue se trouue assez coloree, le flair insipide les dents sans crasse, la face en son tout recommandable le frōt haut & large mediocrement, les ioues remplies, les yeux brillans mais noirs, & vn peu enfoncez, son regrad est vn peu triste & farrouche, mais enuifagez le pere, & vous iugerez que cest vn rapport de ses yeux, le nez paroist bien formé, & ha vne eminence de beauté sur les autres parties de la face, la bouche est petite, les leures sont assez colorees encore que tout le visage soit blesme, le mantō tient du poinctu & du rond, la teste est couuerte mediocrement de cheueux. Certes l'Enfant est vn subiect admirable, l'estat auquel il se voit du tout merueilleux, & sa vie sans boire & sans manger plus que merueilleuse, ayant desia sain & dru franchi plusieurs mois de son inappetence. Ceste consideration a fait, que i'ay creu ce premier examē deuoir estre suiuy d'vne seconde reueuë. I'obtins doncques du Pere de l'Enfant, qu'il me seroit ramené es festes de Pasques, ce qui s'effectua, & lors le Pere fut separé de l'Enfant, il couche seul, & l'Enfāt à cela que la solitude ne luy apporte point de crainte.



Je n'eu pas moins de soing de le considerer  
 que la premiere fois, lors il me semble plus fer-  
 me, moins courbé & moins rude. Son humeur  
 est fort enfantin, aussi a il les impressions & af-  
 fections d'enfant, il s'offroit a benir la table, &  
 y estoit porté de son propre mouuement, nous  
 voioit boire & manger, sans faire demonstra-  
 tion que cela luy depleust, respondoit aux in-  
 terrogations qui luy estoient faictes, s'entrete-  
 noit de bagattelles, formoit des demandes sur  
 les obiects qui se presentoient à ses yeux, alloit  
 & venoit de chambre en chambre, deuisoit a-  
 uec mes domestiques. Je l'ay encore eu en ma  
 maison deux autres fois, aux festes de Pente-  
 coste & autant de temps que la premiere & se-  
 conde fois. Je le trouuay ceste troisieme plus  
 droit, plus ferme & plus fort qu'au parauant,  
 mais il ne me sembla point que le corps eut  
 pris aucun accroissement, ains estoit retenu en  
 vne mesme grandeur & grosseur si estoit il plus  
 prompt à cheminer & faisoit veoir qu'en beau-  
 coup de chose il estoit amelioré, la memoire  
 ne luy manquoit point des noms de mes do-  
 mestiques, car il se resouuenoit & discernoit  
 fort bien les anciens qu'il auoit veu des nou-  
 ueaux. Ils s'estoit rendu plus priué, & pourueu  
 que l'on luy promit quelque chose, il se laissoit  
 mener ou l'on vouloit ce qui me donna plus  
 de plaisir, fut le maniment d'un miroir, il se  
 voioit



voioit dedans & cherchoit au derriere ce qu'il voyoit en la glace, & avec vn petit baston qu'il y faisoit passer s'essayoit de toucher la forme representee. Vn de noz Chirurgiens le mena en sa maison, il luy fait voir son Cabinet, manier quelques ferremens à vifs il les desassembla, puis les remit en leur premiere forme assez industrieusement. La derniere fois que ie l'ay eu chez moy & veu, fut en Septembre dernier & les premiers iours du mois. Vn gentil-homme qui estoit à Sens, pour affaires qui regardoient Monsieur le Conestable, desiroit le voir, & soubz la promesse d'un plumache alla en son logis avec luy, & ou il voulut: aussi ie le trouuay tout redressé, plus ferme sur ses pieds & plus vif. Je scay bien que toutes les fois que ie l'ay eu, que le tēps de son se iour en ma maison, s'est passé sans boire, sans māger, sans desir & sans rēdre aucuns excremēs: & quans ie l'ay eu en quelque part qu'il allast on me rendoit bon compte de ses deportemens. Je ne puis aussi me defier de son absence. Car il n'y a personne de Vau-profonde ou du voysinage qui ne tesmoigne son abstinence totale, cessation de boire & de manger & de reiections d'excremens de puis dix-neuf mois. Je croy que ceste curieuse recherche que i'en ay faicte, donnera subject a ceux qui ne l'ont veu, d'adiouster foy a ce discours qui ne peut estre que veritable,

C



ayant pour caution infinies personnes & mon  
 honneur qui m'est autant, voire plus precieux  
 que la vie. Mais ie ne puis passer sous silence  
 que toutes les choses que i'ay obseruees, cel  
 le qui est la plus remarquable, qui me rait  
 le plus est le sommeil, en luy esgal & conforme  
 & en duree & au temps, à celuy duquel son fai-  
 sis ceux qui conseruent leur vie avec le boire  
 & le manger: & ce rauissement est fondé sur  
 la nature, proprieté & causes du sommeil, qui  
 est vne affection en laquelle les fonctions sen-  
 sitives & motiues, la respiration exceptee sont  
 discontinuees & intermises. Et pource que ces  
 fonctions depēdent des facultez, & que les ef-  
 fects ont vn mesme principe que leurs causes,  
 estant le cerueau le siege & le principe des fa-  
 cultez animales, il l'est consequēment des fon-  
 ctions: de la nous inferons que le sommeil, qui  
 donne relache & intermission aux fonctions a-  
 nimalles, appartient au cerueau. Or ce qui nous  
 tire en admiration, regarde principalement la  
 cause efficiente du sommeil. Tous aduouent  
 que c'est vne vapeur extraite de l'aliment, la-  
 quelle s'esleue au cerueau, ou s'espaisissant par  
 la froide complexion de ceste partie, lie, gar-  
 rotte, arreste les esprits & les rend immobiles,  
 empesche leur influēce comme feroit vn gros  
 & espais nuage les clairs rayons du Soleil, iuf-  
 ques à ce que ceste vapeur soit attēuee & dis-



sipee, leur estant la liberté de se glisser & repandre par toutes les parties restituée. Supposant la vapeur estre cause efficiëte du sommeil, & qu'elle procede de l'aliment, puis que l'Enfant duquel il s'agit ne boit ny ne mange, il n'y peut auoir de vapeur de la part de l'aliment, & cessât laquelle le sommeil doibt cesser, qui est vn effect, l'estre & conseruation duquel depêd de la vapeur, comme la pluye des vapeurs, qui s'e sleuent en la moyenne region de l'air. Aussi le sommeil nourriçon de la vapeur, ainsi quelle est fille de l'aliment ne peut subsister, si l'aliment vient à manquer a la vapeur, & la vapeur au sommeil. Ores est il que l'Enfant, subiect de ce discours, vit sans boire & sans manger, & partant ne s'engendre en luy ceste vapeur, qui est productrice du sommeil. Mais passant outre & ne nous arrestât à ceste cause commune, discouurons d'une autre qui gist au reflux & retour des esprits & de la chaleur influente vers les parties internes. Car en ce retour, le sommeil interuient qui dōne repos aux fonctions animales, iusques a ce que les esprits dissipez par veilles, ou par quelque grand trauail, soient par la conuersion de la nature agente vers l'aliment reparez, & en telle quātité accreus, qu'ils puissent suffire aux operations animales: operations qui ont de l'intermission, & cessent pour vn temps: parce qu'elles ne sont fomentees, ny



entretenuës de leur propre trauail. Il ne leur en va pas comme aux fonctiõs naturelles, car celles cy trauaillent sans interruption & relasche, d'autant qu'en ceste action continue, elles se preparent l'aliment, qui les foment & maintient. Aussi la fin pour laquelle le dormir a esté donné à l'homme, est à ce que resueillé, renouvelé & renforcé d'espris, il puisse commodement effectuer ce qui est du debuoir des fonctions animales. Nous recueillons de cecy, qu'en la retraction des esprits, intrusion & conuersion de la chaleur vers les parties internes, l'aliment doibt seruir de matiere, pour la regeneration & restitution des esprits dissipez, de sorte que la carence & priuation de l'aliment rend la perte des esprits irreparable: considéré, que leur reparatiõ deriue de ceste source, comme le ruisseau du bouillon de la fontaine. Et partant l'Enfant duquel nous parlons, par le defect de l'aliment, est incapable de ceste regeneration & renfort de nouueaux esprits. Et si la retrocession & renuoy au dedans tant des esprits que de la chaleur se faict en luy, & que les parties externes soient abandonnees de leur assistance, qu'en peut il reussir, puis que le subiect qui est l'aliment sur lequel ils se doibuent employer, ne s'y rencontre pas? si tant est que la vapeur qui doibt reialir de l'aliment ne soit point, pource que cestui-cy manque, les



esprits aussi qui n'abandonnent les parties externes, que pour la coction & perfection de l'aliment, n'auront ceste resaille pour l'effet d'une chose qui n'est point: autrement ceste action n'a ny but, ny fin, & nature contre son cours feroit vne chose sans desseing. Ores est-il qu'elle a pour but la perfection & coction del aliment, afin d'en tirer la vapeur, laquelle grosse & condensee introduit le sommeil, & à ce que de ceste mesme matiere elle produisit nouveaux esprits, lesquels apres l'interruption du sommeil & resolution de la vapeur, puisse se couler librement & sans obstacle vers les parties de tenues en repos pour l'accomplissement de leurs fonctions. Tant y à que toutes ces choses considerees, il se veoit que cette petite creature non alimentee, n'a rien en soy qui puisse exciter le sommeil reiglé & naturel, puisque la matiere & les moyens luy manquent, & que naturellement rien ne se fait de rien. Si ce n'est que l'on voulut imaginer vne evaporation, qui feroit non de l'aliment, ny de la retrocession des esprits la chaleur, ains du sang laquelle donnast estre au sommeil, mais telle imagination feroit sans fondement. Car si le sang s'evaporoit n'estant reparé par la nourriture, depuis dix-neuf mois & plus que l'Enfant en est privé, que la faculté appetitive est abolie, il fust du tout exangue & aride. Je dis plus, qu'il n'auroit



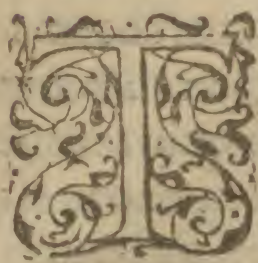
## SECOND DISCOVRS

peu subsister, n'ayant rien en soy qui peut le maintenir. Car en fin tout corps qui s'euapore, s'il n'est réparé, se deperit & vient à neant. Ores s'est-il conserué, du iour qu'il a cessé de boire & de manger, plein, charnu & sans emaciation, vit avec les fonctions ordinaires, dort & sommeille à la mesure des autres, n'est point arresté ny attaché aulict, & presentement est tel qu'il estoit des l'entree de son inappetence. Voila en fin ce que nous auons remarqué en lui & obserué, & tenois avec subiect ce merueille fort grand. Aussi pouuons nous dire que tout est en luy outre le cours ordinaire de la nature humaine, & que c'est vn effect qui appartient à vne cause surnaturelle, comme i'en ay faict assez bonne preuue en mon premier discours. Je me fermerai icy sans entrer en vne plus longue estendue de parolles, me contentant d'auoir satisfait à la curiosité & au desir de ceux, qui ont surmonté la volonté que i'auois de ne publier ceste mienne obseruation: si ell'a du merite, & qu'elle puisse estre vtile l'obligation de me l'auoir extorquee leur en sera deuë.





## TROISIEME DISCOURS DE L'INAPPETENCE.



**S** O V T ce qui est rare prent prix  
 de l'estimation des hommes, &  
 les esprits curieux font cas des  
 choses peu communes, mespri-  
 sent & denigrent les vsuelles &  
 frequentes. Si c'est chose ennuieuse que d'en  
 ouir parler, l'oreille ne s'offence iamais des  
 inusitees & non vulgaires: le rapport desquel-  
 les assaisonné d'une parolle veritable excite  
 vne extreme plaisir, voire donne tout conten-  
 tement. C'est pourquoy i'ose me promet-  
 tre que ce troisieme discours, veu la rareté  
 du subject trouuera grace parmy les esprits  
 plus difficiles, & que ceux qui en ont eu cy  
 deuant les oreilles rebattues, n'auront iamais  
 à mespris la representation de ce merueille,  
 accru depuis mon premier & second narré  
 d'une circonstance importante & singuliere,  
 que i'ay remarqué au cours & progrès de la  
 vie de l'Enfant de Vau-profonde, tousiours  
 inappetent au veu & sçeu de tout le monde:  
 qui apres auoir tenu le liét par vne impuissance  
 de marcher, sur la fin de la secõde annee de son  
 inappetence, est demeuré en ceste infirmité vn  
 an trois mois de suite, estendu & couché sur la

C iij



## TROISIÈSME DISCOURS,

plus part du temps sur la paille, pour ce qu'il ne pouuoit souffrir le liect: au bout desquels cōtre toute esperance, en vn moient de temps, & a coup, reprenant ses premieres forces, a quitté le liect, l'est trouue ferme marchant depuis dix mois mieux que deuant son alictemēt. Sa couche & demeure au liect de quinze mois ne peut estre reuoeuee en doubte, pendant laquelle il a esté veu & visité des voisins, & autres de toute condition. Le voiant reduict au liect, la commune creance estoit que l'Enfant accueilly de ceste foiblesse, & contraint de garder le liect, approchoit de sa fin. I'en faisois vn mesme iugement, & me portois a la mesme opinion que le commun, estimant que telle langueur & debilité luy estoit suruenue du dechet tant des esprits, que de la chaleur naturelle: si que preueni de ceste consideration, i'auois promesse du pere, qu'arriuant la mort de son fiz, il m'en donneroit aduis: parce que ie desirois obseruer sa fin, faire vn exacte recherche de tout ce qui se trouueroit de plus remarquable en ceste petite creature apres son deces, & rapporter fidelemēt tout ce que i'aurois reconnu en vn subiect si memorable. I'ay esté releué de ceste peine iusques a huy, puis qu'il vit encore & qu'il semble estre conserué au monde pour estre admiré, & faire demonstration de la toute puissance de Dieu, qui franchit, quand il luy



plaiſt, les termes & paſſes de la nature. Deſſors qu'il commença d'eſtre frustré du boire & du manger, & en perdit l'vſage, le bruit en courut de toute parts, mais plus particulièrement aux cōſins de Vau-profonde. L'enfant n'auoit encore attainſt la dixieſme année de ſon aage, ſi auoit il ja trépé ſept mois entiers en ſon inappetence, ayant tous aliments en tel horreur, qu'à la ſeule parolle de manger, il ſe mettoit en cholere, & diuertifſoit ſa veuë de deſſus ceux qui luy en parloient. Sur l'aſſurance & aduis que l'on me donna de ceſte vie inappetente, ie m'employay auant que de l'auoir veu, & premier qu'en-auoir faiſt preuue, à la recherche des cauſes de ceſte affection extraordinaire, & trouuay ſubject, de reietter toutes les naturelles, comme incapables & inſuffiſantes de produire vne inappetence de ſi grande eſtendue de iours, de mois & d'années, ſans boire, ſans manger, & ſans amaigriſſement des parties. Que ſi lors ce merueille moccationnoit de me fermer aux cauſes ſurnaturelles ne pouuant allouer, ny receuoir les autres, que i'eſtimois eſtre pures coniectures, & fort eſloignées de valables demonſtrations, pour y eſtre adiouſtée foy, apres l'auoir veu, & reconnu ſon inappetence en diuers temps, comme il vous eſt apparu par mō ſecond diſcours, ie me confirmary au iugemēt que i'en auois faiſt, & creu



TROISIÈME DISCOUR.

que les causes naturelles n'estoient capables d'un tel effect: mais à present ie trouue qu'elles sont moins considerables. Et certes tout ce qui en a esté dit & escrit cy deuant venu a ma cognoissance, n'a peu me satisfaire: aussi faut il aduouer, que les effects de maintes choses se voient clairement, mais que les causes qui les mettent sus, & font esclater, son impenetrables: ce que nous auons exprimé en vn quatrain de nostre an moral.

Nature fait tomber sous nos sens maints effects,  
La cause qui les meut n'entre en leur conoissance,  
Et mesme l'intellect, capable de science,  
Ne sçait comme se font tant de rares secrets.

Arriue de la que l'ignorance des causes forme en nous vn rauissement de leurs effects. Ainsi nous admirōs les mouuemēs d'Euripus, le flux & reflux de la mer, les alliances de l'Aimā avec le fer, sa conuersion vers le Norh, l'actiō du Rhabarbe sur l'humeur cholerique, de l'Agaric sur la pituite, du Senna sur la melancholie, l'usage nous fait voir toutes ces choses sensiblement. Et quoy? ne voit on pas que le Lotus d'Ægipie se cache sous l'eau au coucher du Soleil, & remonte sur l'eau a son leuer? Que le Dictam tire des playes du Cerf le fer qui la blessé? Que la vigne embrasse amoureusement l'Ormeau? que le Treffle posé sur la morsure de la vipere oste la douleur? Que la grain e



de Chanure rend les hommes steriles, & les poules foecodes? Que la racine du Buxera qui croit en Dele fait mourir, & que son friuct redõne la vie? Les simpathies & antipathies sont communes, les facultez des plantes sont euidentes, les vertus des mineraux se decouurent les merueilles des eaues sont sēsibles. Bref infinies choses, que dieu a crees sont illustres par les effects, reluisent de tous costez, voire nous creuēt les yeux. Ce sont faillies que les sens ne peuuent dementir, plus qu'elles sont apparentes: mais les causes se trouuent au dessus de leur capacite. Aussi n'appartiēt il qu'a Dieu, & aux Ames Angeliques de les comprendre & cognoistre. C'est ce qui me faict dire, que l'enfant de Vau-profonde en son inappetence supportable & non affligente est vn obiect, que nous voions avec estonnement, puis que sa cause n'est point recognoissable, ains incomprehensible: & que rien ne se rencontre en luy, qui selon les loix de la nature, le puisse conseruer en vie, qui luy est continuee depuis trois ans dix mois sans boire & manger, sans descharges d'excremens communs, & sans apparēce d'extenuation, ains avec integritē de toutes ses fonctions. Ie n'en excepte aucunes, sinon celles qui seruent & contribuent à l'appetit, de façon qu'en son inappetence non interrompue, le corps quoy que basti de parties euaporables,



neanmoins est demeuré plein, comme il est encore, sans aucun indice d'emaciation. C'est doncques chose indubitable, & d'en requerir vn plus cler tesmoignage, ce seroit rechercher des preuues du iour en la presence du Soleil. Si vous auez pour agreable, que ie produise sur ce subiect personnes qui ne se peuuent reprocher, de la foy desquelles ce seroit iniustice & crime de doubter, ie vous diray, que feu Monseigneur de Monmorancy Conestable de France, faisant son dernier voiage de Languedoc & passât à Sens, s'informa de moi fort particulièrement de cest enfant, le sieur Rancher son Medecin present, il desira le veoir, luy fut mené à Ville-neuue l'Archeuesque, ou il debuoit passer, & la le veit avec admiration, & avec luy toute sa suite. C'este veue preceda son alictement, pour ceque iusques à ce iour l'enfant n'auoit encore espousé le liect, & ne s'y arresta de trois ou quatre mois depuis, mais finalement il desista de marcher, demeura couché vn an trois mois entiers, comme i'ay dit cy dessus, sans bouger du liect, ou de sa paillasse: & pendât ce sejour de repos, & cessation de cheminer, Il fut veu & visité indifferemment de toutes personnes. Remarquez avec moi que nouuelles forces luy reuiennēt tout à coup, & ne se resentoient affoibli de sa lōgue couche: & que depuis que ses forces ont esté reintegrees Madame la Ge-



nerale des Galeres estant à Ioigny, distant de Vau-profonde de trois petites lieues, desirouse de le veoir se le feit amener: & ne se cōtenta de ce premier voiage, luy en fait faire vn second, & lors Monsieur le General si rencontra, l'Enfant fut veu & abouché de tous deux feirent preuue de sa simplisité & inappetence. En la presente annee, que nous comptons mil six cēs & quinze, sur la fin du mois de Ianuier, enuiron le vingt sixiesme, Monsieur de Vendosme au retour de sa maison de Maligny vient à Sēs y passe quelques iours, est aduertty de ce merueille, veut auoir la veue de c'est enfant, furent enuoyez a Vau-profōde deux Archers du Preuost de Sens pour le faire venir, c'estoient les deux qui l'auoient mené à Ville-neufuel l'Archeuesque par le commandement de Monsieur le Conestable. C'est Enfant est conduit au logis de Monsieur de Vendosme fut veu de luy vne apres disnee, en grande & belle compagnie, luy parlà, l'ouit, chemina deuant lui. Plusieurs demandes luy furent faictes, & au Pere qui l'accompagna en ce voiage. C'este creature est admiree, i'estois present, & ne l'auois veu depuis mon second discours. Il ne seroit raisonnable de passer sous silence, l'estat auquel il se trouue presentement. Il n'est point creu, ou c'est si peu, qu'il semble estre demeuré pour le regard de la grādeur, au mesme poinct.



qu'il estoit, lors qu'il me fut amené la première fois: si est il apparemmēt grossi & sans bouffissure, ie le recognoi plus dru & plus ferme, sa face paroist plus floride, sa parole plus forte, son pas plus assuré, il est plus maniable & moins farouche. I'en dis moins que ma veue n'en trouue, ie ne seray contredit de ceux qui le voient presentement & l'ont veu ci deuant. Estant tel, il faut que ie confesse ingenuēment que ce merueille est grand, & que l'intelligēce humaine est trop imbecille, pour entrer en vne parfaicte cognoissance de ce subiect: aussi faut-il aduouer, que la cause qui maintient l'Enfant n'est point autre que surnaturelle. Nos precedens discours en font foy, & ce seroit employer inutilement le temps, que de toucher ceste chorde vne seconde fois: encore que i'aurois moien d'enfler en ceste occurrence mes premières conceptions d'autres nouuelles. Mais quittant ceste carriere, ie ne peux taire vne belle cōsideration que vous admirerez avec moy, & que iugerez ne debuoir estre omise. Cōme il ait peu apres vn alictement d'un an trois mois, reprendre ses forces, & cheminer tout à coup. Ie dis tout à coup, & non peu à peu, comme il se pratique aux malades, la force desquels se repare avec le temps, suite de iours, & de degré en degré. Car c'est en ceste subite reprise de ses forces, que gist le merueille. Veu



que la nature agit successiuelement, & qu'elle ne  
passe iamais d'un extremité à vne autre sans  
moien. Aussi ses œuures se fõt avec distinctiõ,  
interual & progrès de temps, les conduisant,  
aussi bien que l'art, à leur perfection de grade  
en grade, non instamment, ni par vn repentin  
mouuement. Ainsi la coction, l'assimilation &  
conuerſion d'aliment en la substance des par-  
ties, se fait par succession, & procedure de l'im-  
parfait, à ce qui est parfait. Ainsi la generation,  
& tels autres œuures de nature, ont leur temps  
distincts & separez, passans d'un cõmencemēt  
à vn accroissement, de cestuicy à l'estat & vi-  
gueur, puis à la declinaisiõ & derniere fin. C'est  
ordre est cõserué tant aux choses animees que  
non animees, & aux naturelles comme aux ar-  
tificielles. Dieu seul a des sentiers incognuz,  
ses voies sont secretes, ses effects sont admira-  
bles, sa puissance est absolue, il faict ce qui luy  
plaist en vn moment, en vn instāt, & hors tēps,  
C'est pourquoy la puissāce de marcher en cest  
Enfant restituee soudainement, l'effect ayant  
precedé la pensee, ne peut estre rapportee aux  
causes naturelles: pour-ce qu'aiāt cessé de mar-  
cher pēdant quinze mois, par vne impuissance  
visible a vn chacū, neanmoins il se leua, sain &  
dru, le premier Dimanche d'apres les Pasques  
de l'annee derniere, sans l'aide de persōne: aus-  
si estoit il seul en la maison, & n'auoit autre cõ-



pagnie en l'acte, que d'une sienne petite sœur, laquelle accourut à sa mere, qui estoit chez un de ses voisins, pour luy dire que son frere estoit debout, & marchoit. Delà en auant cest inappetent se porta par tout, sans resentimēt de l'imbecillité, qui l'auoit contraint de prendre possession du liēt: ains allant deormais d'un pied ferme, mieux qu'il ne faisoit, auant qu'il cessast de marcher. Ce qui se verifie par son voiage second à Ioigny, duquel j'ay fait mention cy deuant, voiage qu'il feit à pied, sous la conduite du Pere, sans mōture & sans estre porté. Son exercice à present est de chasser aux petits oiseaux avec le tresbuchet, & y est assez industrieux, au rapport de ceux qui l'ōt veu s'y employer. Nous rencontrons icy une consideration remarquable, que l'Enfant prit le liēt, & perdit la faculté de marcher, sans aucune alteration aux iābes & pieds, qui fust perceptible, & sans se douloir des parties affoiblies: desorte que la foiblesse estoit sans adionction d'aucun autre accident. Si nous disons que l'action de perit, ou pourceque la faculté qui la produit est intereesee & intercepte, ou pource que la partie par son propre vice est incapable de la recevoir (car ell' est cause efficiēte de l'action) Je ne seray point desdit. Les medecins tiēnent ceste doctrine pour vraie, l'experience la confirme, qui ne peut avec verité estre controuersce, la



fee, la raison meſmes y repugne point. Je conclus, & par vne ſuite neceſſaire, ie dis que la ceſſation de marcher en l'Enfant luy deuoit eſtre arriuee, ou du vice des organes deſtinez au marcher, ou du manquement de la faculté motiue, pour n'eſtre receue es parties dediees à ceſte fonction, ou pour n'y eſtre enuoyee & tranſmiſe. Ores eſt-il que ces parties eſtoient ſans intemperie, ſans mauuaïſe conformation, ſans ſolution d'vnité, & partant ſaines & entieres: de façon que ce mouuement neſtoit point empesché par le vice des parties. En ſuite de ce, il faudroit adiuger ce mouuement ceſſé & rompu a la faculté motiue, pour ce qu'elle ne ſeroit tranſmiſe du cerueau, qui eſt le dongeon de ſa demeure, & duquel elle fait ſa ſortie, pour exciter au membre organique ſain & entier, qui la recoit, l'action aux fins de laquelle elle y eſt enuoyee, ſoubs la conduite & aſſiſtance des eſprits, & ſans leſquels la faculté demeureroit refermee, & ſans effect, dedans ſon arcenac: & par ce moien l'organe, qui la doit receuoir, en ſeroit fruſtré & demeureroit ſans action. Car ſuppoſé qu'elle paſſa librement & fuſt receue, elle ne ſeroit oïſeuſe, ains produiroit l'effect, pour lequel elle eſt tranſmiſe. Voions doncques ſi nous trouuerōs en ceſt enfant quelque remarque de l'interceptiō, tant de la faculté, que des eſprits, avec leſquels elle mar-



che necessairement. Elle ne se trouue point, & s'apperçoit on du contraire. Car on ne peut ignorer, que la transmission de la faculté ne se face, puis que le sentiment n'a iamais manqué en ces parties, estant vne mesme faculté qui produit l'action tant motiue, que s'ensitiue.

Que si la motion à esté interrompue, si en ceste fonction il y a eu de l'impuissance, qui ayt esté iugée irreparable, il n'en faut imputer la cause au defect de la faculté, ou pour n'estre transmise, ou pour n'estre admise, puis qu'il ne se rencontre aucun obstacle venant de la faculté ou de la partie susceptible, & capable de la fonction desirée, n'estant la faculté intercepte, ny la partie vitiee. Que si on peut imaginer, & descouvrir quelque cause naturelle auoir eu force de produire en l'ëfant la foiblesse de cheminer, en laquelle il a croupi vn an trois mois, on pourroit dire que ç'a esté non la faculté, mais l'affoiblissement tant de la chaleur, que des esprits: ainsi encore que la faculté ne manquaist, & que la partie fust saine, neanmoins les esprits pouuoient estre affoiblis & diminuez, & bien qu'ils restassent capables de conferer le sentiment que la faculté communiquoit, s'accomodant a la foiblesse des esprits, si ne pouuoient ils impartir le mouuement qui desiroit vne assistâce de plus grande force. Ce qui se pratique aux infirmes malades, & en



ceux qui s'ot paruen<sup>9</sup> en vn aage de crepité: par ce qu'en tous ceux cy limbecillité & paucité des esprits ruine l'action motiue, & maintient aucunemēt la sensitiue, ie voudrois doncques a la faueur de ceste conception inferer, que de cest enfāt subiect de ce discours, lors qu'il fust detenu au liēt & cessa de marcher, les parties destinees a ceste action estoient raionnees d'espris foibles, diminuez & taris: pour ce qu'il estoit inappetent, que des ja deux ans s'estoient escoulez sans recevoir aucune nourriture, & qu'il ne restoit rien en luy, qui les reparast ou fortifiast: & lesquels nous auons monstré ailleurs estre euaporables: consideré que leur substance est toute arienne, facile a se dissiper tant par les cause internes, qu'externes. Si l'enfant vne fois detenu au liēt par la foiblesse des esprits, y fut demeuré iusques au tombeau, & qu'il ne se fust releué, il y auroit apparēce d'acquiescer a ses raisons, & de croire, que son alitement estoit causé de la diminution de la chaleur naturelle, & paucité des esprits. Mais a quoy pourrons nous rapporter son releuement? d'où peut il estre rentré en ses forces? si nouueaus esprits luy ont esté dōnez, de quelle matiere luy ont il esté suscitez? & ou estoit ceste matiere qui les a produict? ie ne la logeray de dans l'estomach, qui en vne si longue inappetence, vray semblablement estoit vuide,



## TROISIEME DISCOURS,

(comme ie croy qu'il soit encore) de tout suc alimetaire. Mais supposé que l'estomach n'eust esté vuide, & qu'en son enclos & capacité se fust reserué quelque suc excrementeus, selon qu'aucuns l'ont imaginé, pēdant ceste cession de marcher, il ne s'ēpouuoit tirer aucuns nouveaux esprits: parce qu'il faut que la matiere productiue de quelque chose, ait en soi la disposition de prendre la forme qui en doit resulir. Comme vous ne verrez iamais sortir du lait d'un cailloux, pource qu'il n'y a rien en lui capable de donner du lait. Aussi vous ne trouuerez en ce qui est pur excrement, rien qui soit commuable en sang, & propre a la production des esprits: Puis que tout agent requiert un subiect disposé à sa fin: desorte qu'un suc excrementeus, ne peut engendrer nouveaux esprits, puis qu'il n'est conuertible en la matiere, de laquelle ils doibuent estre procreez. Nous auons touché ce point, & vuide ce different par nostre premier discours: la redite me feroit peine, & vous seroit à charge. Tant y a que depuis que cest enfant inappetent perdit ceste puissance & vertu ambulatiue, & que ceste infirmité fut introduitte, rien ne se peut remarquer en luy, ny hors luy, à quoi on puisse attribuer le retour de ses forces, & la reparation des esprits pour en fin lui estre rēdue ceste actiō motiue, qui le fait presentement marcher d'un



pied ferme, grauir, monter, descendre, comme il faisoit es premieres années de son inappetence, & meismement avec plus d'allegresse. La caducité de l'aage fait valoir ceste opiniõ: car depuis que la creature y est arriuee, & qu'elle est decheute de ses forces, elle ne se peut releuer, & sa cheute est irreparable, soit par nature, soit par art: & la chaleur naturelle vne fois deperie, ne se peut reparer. Que si cela suruient à celuy qui boit & mange, & qui iusqu'au dernier soupir de sa vie est capable de prendre quelque nourriture, par plus forte raison à celuy qui est inappetent, & qui ne peut receuoir aucun aliment, lequel ayant vne fois fait perte de ses forces, il n'est croiable qu'elles puissent luy estre rendues, & qu'il puisse se releuer du precipice de ses fonctions: puis que de rien, ne se fait rien, & que les forces ne peuuent estre reintegrees que par vn nouveau sang, & vne nouvelle regeneration d'espris: autrement la renouation des forces se feroit de rien, chose absurde & du tout impossible. C'est pourquoy veuillons ou non, il faut sortir des causes naturelles & moyens intelligibles, esquels ne se peut referer la restitutiõ, qui a present fait cheminer l'enfant, tandis que l'inappetence se continue en luy, & qu'il n'est susceptible d'aucun aliment: si bien qu'il faut se renger & clorre aux causes surnaturelles, car puis que l'effect



suit la condition de sa cause, si l'effect est extraordinaire, la cause sera de mesme trampe. Que si au par-dessus de la raison, nous voulons recourir à l'experience, qui touche les sens, elle nous fera veoir ce de quoi la raison nous faict foy. Car tous ceux qui se sont veu inappetens, depuis qu'ils ont esté arrestez au liêt: & ont perdu l'vsage de marcher, il n'ont oncques esté reestablis en leur premiere vigueur, tādīs qu'ils sont demeurez inappetens, & priués du boire & du manger. Que si aucuns sont rentrez és forces, qu'ils auoient auant leur inappetence, l'estomach s'est rendu capable de nourriture, & l'appetit leurs est reuenu, si qu'ils ont beu & mangé, & en ce faisant, par la susception des aliments, du Chyle esclos a esté basti vn nouveau sang, de cestui-cy se sōt formez nouveaux esprits, & lors les facultez ont fait valoir leurs actions, à l'aide des esprits enuoyez & receus es parties. C'est pourquoy cet enfant est vn subiet de merueilles, puis que pēdant le cours de son inappetence, il a esté contraint de s'attacher au liêt, ne l'abandonnant point, pour-ce qu'il ne pouuoit, & neanmoins qu'apres son alictēmēt de quinze mois, sans sortir de son inappetence, sans boire, sans manger, il a repris ses forces, & recommencé à marcher. La verité est telle, Il n'y a ny feinte, ny dissimulation. Le naturel simple de l'enfant, la naifueté de ses actions,



la douceur de ses mœurs, les preuues ci deuant  
 faictes nous leuent toute doubte & scrupule.  
 I'ay dōcques creu que ce subiect meritoit vous  
 estre representé, puis que l'Imprimeur vouloit  
 ietter sur sa presse vne troisieme fois, ce que i'ē  
 ay ci deuant escrit, Si ie me suis flatté en mon  
 opinion, ou plustost si ie me suis surpris, i'auray  
 avec le publique vn extreme obligation à ceux  
 qui exercerōt sur ce subiect leur plume mieux  
 taillee, pour me le faire veoir. Que si la beauté  
 de leur esprit, la solidité de leur iugement, les  
 esclaire en ce subiect plus que moy, ie ferai esti-  
 me des graces que Dieu leurs aura departies, &  
 loueray en autrui ce que ie ne recognois, mais  
 que ie souhaitteroie en moy.

## QUATRIESME DISCOVRS DE L'INAPPETENCE.



VATRE ans se son escoulez,  
 depuis l'aduis qui me vint, qu'a  
 Vau-profonde à demie lieue de  
 Ville-neufue le Roy, il se voioit  
 vn Enfant de neuf ans, qui auoit  
 vescu sept mois sans manger & sans boire, con-  
 sequemment sans rendre aucuns excrements,  
 & que ceste cessation ne luy ostoit rien de l'in-  
 tégrité des parties en toutes leurs dimensions.

D iiii



Ié discours de ce merueille, & montrois que les causes naturelles ne permettoient point, que l'on peut viure plusieurs mois, ny plusieurs années avec le retranchement de toute nourriture. Ce discours sembla defectueux, en ce que ie l'auois tracé sans autre certitude, que de l'ouïe. Iestois blasimé de mes amis, d'auoir esté si peu curieux, & tant credule, de m'estre contenté d'un ouy dire. Pour leuer ce reproche, ie prens le soing de le faire venir chez moy & estre son hoste en moins de six mois quatre fois, & de loing à loing: vers la micaresme, aux festes des Pasques, à la Pentecoste, & au commencement de Septēbre, le debuoir me porta de manifester, ce que i'auois curieusement obserué: ce fut le subiet d'un second discours. Monsieur de Vendosme vingt mois apres passa par Sens, & en son seiour, estonné de ce subiect, & desiréus quant & quant de le veoir, voulu luy estre amené. Cela est fait, le considere, luy parle, l'entēd, le fait marcher, & lors nouuelles obseruations tirent de moy vn troisieme essay. Ie teus vne chose qui meritoit d'estre ditte, quel'Enfāt és premieres années de son inappetence ne mouchoit, ny ne crachoit, mais qu'en celle qui conroit, & depuis, la bouche lui fourmissoit par fois quelques crachatz clairs, & le nez quelques roupies. Reste doncques maintenant à vous donner ce



quatriesme discours, contenant la fin de cest  
Enfant. Sa mort est du seziesme Auril, annee  
presente; mil six cens seze, & iusques à ce iour,  
avec vn grand estonnement de tous, il s'est  
maintenu en la fermeté de ses fonctions, vigeur  
de ses forces, & quadrature des parties, sans  
estre decheues de leur embompoint. Mes discours  
precedentz vous en ont donné assez de  
tesmoignages. Ores avant que d'entrer au nar-  
ré de sa mort, ie ne puis retenir plus long tēps  
dedans le silence, ce qui est suruenu à Iean Godeau  
(cest le nom & surnom del'Enfāt) depuis  
mon dernier escript, & son retour de Sens à  
Vau-profonde. L'accident, qui s'offre le premier  
à dire, est memorable. Sur la fin de l'annee  
derniere, que nous comptons mil six cens  
quinze, la petite verole courut en ceste contrée,  
se ietta en la maison de Philippe Godeau  
pere del'Enfant au mois de Nouëbre dernier,  
son frere & sœurs en furent frappez, & passa  
iusques à luy: attaint qu'il est de ce mal, s'essle-  
uerent sur les bras, iambes & cuisses, forces  
grains: le tronc fut moins chargé, & la face fut  
marquetee de quatre, ou cinq boutons seulement.  
Le resentiment qu'il en eut ne luy feit  
peine & fut si peu importun, qu'il n'en garda  
point le liēt. Car bien qu'on recognu en luy  
quelque secousse de fiebure, elle fut legere, &  
fort supportable, si que les boutons de la peti-



te verolle disparurent en peu de iours, sans laif-  
 ser aucune trace, ny cavité au cuir. Ceux  
 qui le veirent en tel estat m'en donnent aduis,  
 scachants bien qu'il me faisoient vn plaisir sin-  
 gulier, tant i'estois soigneus d'apprendre ses  
 deportements, & tout ce qui luy pouuoit es-  
 choir, pendant la duree de son inappetence.  
 Ce fut l'occasion d'un voiage que le pere feit  
 chez moy, pour me faire rapport de son mal,  
 & m'informer de son maintien. Le desirois le  
 veoir, les champs m'estoient fermez, la rage &  
 la felonie des gens de guerre, qui ne deman-  
 doient que chappe cheute, seruoient d'obstacle  
   mes v es, l'entreprendre eut esté une gran-  
 de temerit , puis l'inclemence de l'air, en la ri-  
 gueur de l'hyuer, me diuertissoit, la mesme me  
 faisoit prendre la volonté de le faire venir, ie  
 craignois que la froidure ne l'off sast, i'appe-  
 hendois le hazard. Si tost que l'assurance se  
 trouua parmy les chemins, le pere aduerti de  
 ma volonté amene son filz, arriue en ma mai-  
 son le vingt deusiesme de Mars, le laisse seul, ne  
 se trouue point estrange, le vient reprendre le  
 vingt septiesme, partirent d'avec moy sur les  
 deux heures apres midy. Durant son seiour il  
 est veu d'un chacun, se pourmene dedans la vil-  
 le, va aux Eglises & aux maisons particulieres,  
 aux places publiques, parmy les marchers, &  
 de tous costes alegrement. Il me sembla plus



fort, plus dru & plus gay que iamais: en meilleur point ne pouuoit il estre. Il s'en retourne avec son pere, & à son retour se sent du travail pris, decouure sa lassitude, se plainct d'auoir esté batu de la chaleur du Soleil, ne peut dissimuler la peine qu'il en resentoit: si que la face luy rougissât par dessus le naturel, le pere creut que c'estoit la rougeolle, qui estoit frequente en ce climat: Aussi qu'à son arriuee, deux petits Enfans chez moy en portoiēt encore les marques: mais le mal estoit finy, & la virulence estainte. Je n'ay point eu ceste opinion, parce que la rougeur du visage de Godeau ne fut que passagere, & ne luy en resta trace aucune. Tant y a que deslors il fut iugé malade, quitta ses exercices ordinaires, & desista d'aller à la chasse, qui estoit tout son deduit. Son industrie estoit de tendre aux oyseaux, & aultres bestes des lacetz & colletz faiçts de sa main. La langueur en laquelle il estoit se continuant, & l'inquietude l'agitant, il se va souuenir, comme il auoit la memoire assez bõne, que Montsainct Chyrurgien à Sens fort curieux, & de merite en sa profession, luy auoit promis vne carabine, pour seruir à sa chasse, pria son pere de venir à Sēs pour la tirer de luy, le pere vient, me communiqué le subiect de sa venue, va chez Montsainct pour le semondre de sa promesse, le trouue absent, ne veut s'arrester da-



uantage, & le resouuenir de son filz luy faict  
 presser son retour à Vau-parfonde. Pendant  
 son voiage l'Enfāt empire, se trouue saisi d'vne  
 douleur aux deux costez, plus haut que les  
 cornes du diaphragme, sa respiration est em-  
 peschee, la fiebure s'allume, l'inflammation  
 des poulmons & de la pleure l'affligent, affe-  
 ctions assez recognoissables, tant par la con-  
 sideration du lieu affecté, que par les sympto-  
 mes mentionnez, qui exciterent en luy vn de-  
 sir d'approcher de ses leures la chopine à eue,  
 sans en prendre vne goutte, se contentant d'y  
 baigner ses mains, pour en tirer quelque frai-  
 cheur. Ceste maladie regnoit en ces quartiers  
 à la ruine de maintz pauures gens, faute de se-  
 cours, ou par vne mauuaise conduite. Le pere  
 arriué, l'Enfant luy demanda des nouuelles  
 de sa carabine, & le voiant les mains vuides,  
 faict mine d'en estre fasché, puis luy dit, ie me  
 sens mourir, & ne veus plus songer à la cara-  
 bine. Il iugeoit sainement du definement de  
 de ses forces, & de l'accroissement de son fu-  
 neste mal: si que declinant à veuë d'œil, le pe-  
 re le faict preparer à la mort, & bien tost apres  
 il perd deux fois vingt quatre heures la parolle  
 & l'ouie, & passant de ceste vie à vne meilleure  
 il rend son ame à Dieu le Samedy sezieme Ap-  
 ril, dedans sa quatorzieme annee. Il eut la  
 preuoiance du point de son deces, & auoit de-



claré à son pere, qu'en l'adieu de son ame il le-  
neroit la main, & qu'il y prit garde. ainsi fut il  
faict environ la minuict venant au Dimanche,  
& aussi tost expira, Je vous dirai en passant,  
quel'Enfant a esté tousiours fort debonnaire,  
qu'il n'a eu en sa vie vne mauuaise parolle, &  
que souuēt il admonestoit son frere de n'estre  
point larron, de bien prier Dieu, & estre obeis-  
sant à pere & mere. Retournant doù ie suis  
parti. Ce iour de samedy ie recoy lettres d'un  
sien cousin, qui me donnoit aduis de l'extre-  
mité en laquelle il voioit le petit Godeau, afin  
que ie me disposasse de le veoir en ce dernier  
acte ie luy fais responce incontinent, & le prie,  
en me continuant sa bonne volōté, de m'escri-  
re aussi tost qu'il auroit rendu les derniers sou-  
pirs, & que ce pendant on conserua le corps  
iusques à ce qu'il fut veu, & pour plus grande  
asseurance Montsainct se chargea de faire par-  
tir vn homme expres, qui allast sur le lieu pour  
en rapporter certaines nouuelles, il ne retour-  
ne que le Dimāche matin sur les huiet heures,  
nous asseure du trespas & heure precise de sa  
mort. A l'instant ie cōue nos Chirurgiens de  
Sens d'aller à Vau-profonde, & faire charger  
le corps sur vne charette, l'amener à Sens, pour  
y estre veu & ouuert. Ils accelerent leur voya-  
ge, par ce que celuy que nous y auions enuoie  
nous rapporta que le pere auoit pris heure de



deux apres midy, de faire donner la terre au corps, & que la resolution en auoit esté prise avec le Curé du lieu & les parentz del'Enfant. Montsainct monte à cheual, assisté de son filz & de son seruiteur. Michon Chirurgien de Mōsieur le Prince bon anatomiste, & bien entendu en son art, les suit de pres, ne veut perdre vne si belle occasion, & y fut excité par Bourdelot son beupere Lieutenant des Chirurgiens à Sens, homme de Iugement, d'expérience & de sçauoir. Milecent filz de Maistre & aspirant à la maistrise prit la mesme route. Trois Chirurgiens de Ville-neufue le Roy Perrot, Bizet & Galimar, tous trois mes amis, qui me croioient estre de la partie, y accoururent. Sotereau Chirurgien de Pont sur vane accreut le nombre, par vne bonne rēcontre. En verité i'auois vn desir extreme d'y assister, mais ie me persuadois que le corps nous seroit amené. Je ne puis celer le regret que i'ay den'auoir eu ce contentement : mais tous ces Chirurgiens trouuerent subiect, de faire plus tost l'ouuerture du corps sur le lieu, que s'en charger, particulièrement celuy que i'auois prié d'en faire instance. Il s'excusa sur la volonté, que le pere auoit de donner la sepulture à son filz, non à Sens, mais à Vau-profonde lieu natal du defunct : pour ce qu'il auoit faict parauant quelque declaration d'y vouloir estre enterré.



Doncques les Chirurgiens resolués à l'ouuerture du corps, à laquelle ma presence estoit desirée, voire iugée nécessaire, ne pouuans reculer ny differer dauantage, enleuent le corps, le tirent du liét, le posent sur vne table preparée pour la dissection: au mesme instant s'apperceurent d'une descharge de quatre ou cinq gouttes de liqueur crasse & iaune qui s'écoulèrent par la verge de l'Enfant, ceste liqueur donna la teinture au lieu de la cheutte, & le iour precedēt son decès, sortit par l'anūs vn excrement glaireux, tirant sur le blanc & iaune, en si petite quantité, qu'a peine vne coque de noix en eust esté pleine. Doncques le corps estant placé & estendu sur la table, les Chirurgiens presens, à la veuë de deux cents personnes qui y estoient accourus, le decouurent, considerent exactement le dehors ne trouuent que redire, tant toute ceste surface estoit entiere. Elle n'estoit releuee, abbaissee, ny tendue, ne portant, de quelque part que lon iettast les yeux, autre caractere que le naturel. Le cuir, qui se presentoit le premier, estoit vny, poli, sans tache. La gresse, les muscles, les membranes paroissoient douces d'une consistance louable, couleur belle, & sans aucune alteration. La mesure fut prise de la haulteur du corps, portoit trois pieds huit poulces, & a ceste proportion toutes les parties ce trouuent assorties de



leur iustes dimensions, figure & lieu. Apres vne si exacte reueue des parties exsernes, ilz entament & separent le cuir, examinent les parties contenant sans confusion, depuis le larynx iusques à l'os pubis, l'integrité desquelles recognuë, ils arrestent leurs yeux sur les parties contenues, tant vitales encloses en l'estandue de la poictrine, que des naturelles inferieures logees au dessoubz du diaphragme, en admirent la beauté, chacune d'elles tenant sa propre place, & sont iugees en gros sans vice, & sans imperfection: Puis les obseruāt en detail, en magnifient la cōposition, conformation & vnion, estonnez de les veoir si bien reiglees, & que pour son inappetēce & cessatiō d'alimēts, elles ne s'estoient aucunement diminuees, amoindries, desseichees, comprimees, ny referēces: sy que les corps, les plus accomplis en santé, ne peuuent se vāter d'vn plus bel assortissement. Nous auons dit cy deuant, que la finale maladie de nostre inappetent, auoit esté vne douleur des costez avec inflammation des poulmons, circonstantiee de ses symptomes & accidens: Aussi l'endroit des poulmons, qui ioignoit les costes, se trouua superficiellement brulé, ainsi que si le feu y eut couru: la pleure membrane succingente les costes auoit les semblables traces d'vne brulure, & pareille alteration, sans purulence aucune, & sans apparence



parente de sanietant dedans les poulmons que de hors : & pour tesmoigner l'inflammation de ces parties, il cracha en la vehemence de son mal, lors qu'il fut veu puis agité, vn peu de sang. Dedans les vuides de la poictrine, on remarqua vn espanchement d'eauë rousse, comme aussi entre le pericarde, & le cœur. Ceste eau estoit tenuë & transparente, lodeur n'en estoit point mauuaise, qui est chose du tout extraordinaire, & contre la coustume des matieres qui croupissent en quelque vuide. Les poulmons n'estoient nulle part engagez, ains fort libres, & sans adherence aucune & en faisant exeception de ce que nous auons dit auoir esté alteré en l'exterieure face des poulmons, sans assistance de chose quelconque qui fut defectueuse, ou taree, leur substance estoit fort louable. Les tuiaux & canaulx des poulmons nets de tous excrementz.

Faisant la dissection du cœur il s'est trouué d'vne consistance ferme & solide, embellie d'vne couleur vermeille, son ventricule fenestre se rencontra vuide du sang arteriel, le dextre plein & comblé de sang. Le diaphragme, qui separe les parties vitales des naturelles, n'auoit rien de vitié : Au dessoubs duquel estoient en veuë le ventricule, le foye, la ratte, les reins, l'Epiploon, les intestins, le mezerere, la vessie. Elles tenoient sans desordre leur

E



places propres, & rien ne manquoit à leur forme naturelle. l'Epiploon couuroit les intestins estoit fort entier & fourny moderez de graisse. Le foye rouge sain & sans vice. La vessie du fiel remplie de son excrement ordinaire fluide, & nom desseiché. Les reins se trouuoient gros à l'aduantage sans sable, & sans calcul. Du dedans du bassin il passerent l'algalie par les vretères, libres & bien ouuerts, iusques au creux de la vessie, laquelle se trouua pleine d'une eau crasse, un peu teinte & comme safranée, ceste eau alloit loing lors qu'on la comprimoit, & tombant en bas portoit la tache, comme nous l'auons remarqué cy deuant & quoy que ceste eau eust croupy dedans le vuide de la vessie, tout le temps de l'inappetence de l'Enfant, elle ne s'estoit rendue ny forte, ny foitide, & le dedans de la vessie n'en estoit aucunement interessé. Les veines caue, porte ascendente, descendente, & les rameaux deriués d'elles, regorgeoient de sang, les mezentriques estoient taries. Les emulgentes & l'azigos monstrusement pleines. L'ombilicale qui sembloit deuoit estre seiche, estoit humide & teinte de sang. Quant aux arteres il s'en descouurit vne proche le mezentere fort petite on estima que ce fut vne vene, mais l'ayant suivie avec la sonde, fut aduouee estre vn surgeon de l'artere descendente, & notez avec



moy, que les arteres hautes & basses estoient exangues, si que nous admirons avec subject la repletion des venes, & l'inanitiõ des arteres.

Et pour ne laisser rien en arriere de ce qui à deub estre curieusement recherché, courant toutes les parties naturelles, on considerera fort particulièrement l'œzophage, qui est le passage, lequel de la bouche porte l'aliment dedans l'estomach, il estoit reserré & comprimé vers sa partie superieure, de l'estendue de quatre poinctes de doigtz, le reste du canal lasche & ouuert: ainsi rien ne pouuoit se transmettre par ceste voie dans l'estomach: la se voit vn petit amas de matiere blanche iaunaistre, qui auoit la consistance d'vne boullie bien cuite. Sortans de ceste partie, ils fuiurent les intestins, les ouurent en long, aduisent au duodenum qui est le premier, & auquel le pilore inferieur du ventriculle, aboutit, la fut veue vne matiere conforme à celle qui estoit au fond de l'estomach, mais vn peu plus compacte, & plus liee, parmy laquelle ils rencontrent vn ver aiant vn pied de long, non vif, mais bien nourry. Si bien qu'il sembloit n'estre esteint que depuis peu de temps, sinon qu'il fut demouré en ceste forme par quelque rencontre, que nous ne pouuons bien exprimer. Le ieiumum, qui le suit immediatement, contenoit vne matiere qui ne differoit de l'autre



en consistance, mais en couleur: Elle estoit  
fusque porracee & tiroit sur le verd, accompa-  
gnee de deux vers morts d'inegale longueur,  
& d'un troisieme replié & r'acourcy mort  
aussi, comme tous ceux desquels nous ferons  
mention, & sous cestuicy paroissoit quatre  
ou cinq vermisseaux. L'eileon contenoit vne  
matiere plus visqueuse & plus ferme, ensemble  
quelques vers fort fanez & desseichez. Le  
coscum estoit aussi garny de quelques vns,  
icy se voioit vne matiere diuerse, tirant sur  
le verd & noir, s'estendoit en forme d'une  
peinture gommeuse, ou d'une cire molle.

L'appendice de cest intestin estoit du tout  
uide. Le colon paroissoit peu releué, & neât-  
moins sans estre reserré, ny pressé: Sa matiere  
estoit plus liquide que les autres intestins pre-  
cedens. Le rectum qui vient apres se mōstroit  
escarté & un peu reculé de l'os sacrum & des  
isles, penchoit plus vers le flanc senestre, & la  
matiere cy éclosée estoit en core disséblable de  
celle dont les autres intestins furent trouvez  
farcis, différoit de celle qui avoit esté veüe au  
fond du ventricule: sa consistance auoit quel-  
que rapport à vne moelle sans fibres, sa cou-  
leur estoit blanche, & comparable à vne bou-  
lie espeffe, elle combloit & remplissoit l'in-  
testin, comme la moelle du sureau fait sa can-  
ne, à la reserve de l'aboutissement d'iceluy.



parce que l'intestin en cest endroit estoit fort presse, & sans apparence de diuision, aiant autant d'estenduë en son referrement, que celle qu'auons representee cy dessus à l'entree de l'oesophage, & toutefois à l'ouuerture del'intestin en son extremité, la sonde passoit aussi tost par le trauers d'iceluy, que par la matiere contenuë. Donnons fin à ceste discription, tiree principalement des memoires de Montsainct & Michon, qui mont esté mis en main, contenans ce qui pouuoit estre tombé soubz le sens de la veue. En cest examen nous auons iugé plusieurs choses dignes d'admiration.

Premierement la compression & referrement de l'oesophage vers son entree, & celuy qui estoit vers le fin du rectum: si que de la on tire ceste consequence, que rien ne passoit de la bouche par l'oesophage en l'estomach rien ne se vuidoit par le rectum. En second lieu vne si grande diuersité de matiere rencontrée au cours de l'estomach, & des intestins, comme aussi de la vessie, lesquelles pour la longueur du temps, quelles y ont esté detenues, neanmoins sont demeurees sans foëteur ny aucune expiration fascheuse, & sans que les parties contenanttes en ayent esté alteres ou infectes. Tiercement la repletion & presque regorgement du sang es venes, & d'autre part l'inanition & vacuité des arteres. Car si le



sang depuis l'inappetence de Godeau ne c'est point diminué, il faut confesser iceluy s'estre conserué, par vn merueille extraordinaire en tel estat qu'il estoit, lors qu'il desista de boire & de manger, & cela estant, il n'y a lieu de s'estonner, si les parties charnues, moins dissipables que le sang, sont demourées sans estre descheuës ne leur integrité. Si vous requerez le iugement que ie fais de l'inanition des arteres, ie coniecture que deuant la fiebure elles estoient pleines, & que par ce moien la faculté tant vitale qu'animale auoit ses fonctions entieres, mais depuis que la fiebure s'est saisie de nostre inappetêt, & que la pleuresie & inflammation des poulmons ont esté formées, l'ardeur agissant sus ce sang arteriel tenuë & subtil, l'a consommé comme plus disposé pour sa tenuité & subtilité a l'euaporation, que les autres liqueurs. En la recherche des autres euénements se rencōtrent de grandes difficultez, qui ne nous permettēt pas d'establir avec certitude les vraies causes d'iceux. Je ne pretens point d'entrer en ceste entreprise, & n'ay peu m'y resoudre, pour ce que i'en ay touché quelques vnes en mes discours precedens. Ce me seroit vne chose ennuyeuse, & peu supportable de pincer vne seconde fois ceste chorde, & ferois du tout le pas au discours que ie vray entreprendre, n'estoit vn manuscript non en-



core imprimé, ny mis en lumiere, que ie sache, tracé sur le subiect de nostre inappetât, & qui est tombé en mes mains, par lequel l'auteur, qui veut demeuré incognu, reietter desdeigneusement les causes surnaturelles, & s'efforce d'y rencontrer les naturelles. Il fut enuoïé à Niuerd Imprimeur & Libraire Sens, au mesme temps que le petit Godeau estoit chez moy, & en son dernier voiage. Niuerd qui ne recognoissoit celuy duquel il le tenoit, m'en saisit, & possible que c'estoit l'intention de l'Auteur, que ie le veisse, ce que i'ay faict avec attention. Il m'a semblé que i'estois conuié de donner cours ma pensée, & que cest Auteur anonyme m'obligeoit d'interposer mon iugement sur son escrit, avec toute franchise & liberté. Certes ie l'estime, que si le Lyon se cognoist à l'ongle, & l'arbre par son fruit, son discours manifeste la viuacité de son esprit & me fait croire qu'il n'est pas apprentif de mettre la main à la plume. Faisant memoire de mes premiers discours il a voulu encherir si peu de merite qu'il s'est persuadé estre en moy, c'est vn effect de sa courtoisie, mais il en rabbat quelque chose sourdement, quand sous le nom d'un tiers il luy reproche l'abandonnement qu'il faict des causes naturelles, par un acquiescement que ce tiers semble donner à mon opinion, laquelle me iette plus ap-



paremment du costé des surnaturelles. En vérité toutes choses bien prises, celles cy me pressent dauantage, & ont tel pouuoir sur moy que ie ne puls sans viues raisons m'en departir.

Car apres auoir faict quelque roullement sur les naturelles, ne pouuant assouuir ma curiosité de celles que les escrits de ceux qui ont traité ceste question deuât moy, ont publiees, ie n'ay peu les embrasser: si que i'ay desiré des preuues plus efficaces, que celles dont mesme l'Autheur anonyme fait production. Ainsi ie voulois demourer dedans les seules considerations des choses obseruees au cours de la vie de Godeau, & en la dissection du corps, mesmement terminer mes curieuses recherches par sa mort, mais quoy? i'ay comme creu, de moins ie me suis persuadé, qu'il requeroir sur son opinion ce dernier essay qui effleurera son discours, & contrepointera son aduis, non pour le reprendre, ce n'est pas mon intention, mais pour l'exciter, & tout esprit plus penetrant que le mien, à l'investigation des vraies & indubitables causes. Pour entrer en ceste escrime, il veut absolument, & ne butte à autre fin, que Godeau ait vescu, & qu'il ait peu viure sans boire, sans manger tout le temps de son inappetence par les causes naturelles, & pour en bailler quelque preuue, il dit en premier lieu, que les œuvres de Dieu sont



considerables, ou comme elles viennent de luy  
immédiatement, entant que premiere & supre-  
me cause, sans le concours des causes secondes,  
ou entant qu'elles subsistent par le moien de la  
nature. Je veux croire qu'il entend la nature par-  
ticuliere en vn chacun subiect car la nature ge-  
nerallement prise n'est autre chose que Dieu.  
Or si son intelligēce se rége de la part d'une na-  
ture particuliere, il ne peut iamais inferer que  
ce long ieusne, & cessatiō totale du boire & du  
manger en l'Enfant de Vau-profonde soit fon-  
dé sur la propriété de sa nature indiuiduelle  
car elle est contre le cours ordinaire de la na-  
ture humaine, autrement l'homme des sa pre-  
miere origine, en vain auroit esté doué des fa-  
cultez naturelles, & des instruments destinez  
à sa nourriture, à laquelle il est obligé, comme  
Dieu en a sagement disposé, & puis si cestoit  
vne propriété, l'Enfant des le commencement  
de son estre fut resté sans boire & sans manger,  
aussi biē auant sa neuviē me annee, que depuis.

Il ne dira pas que cest oeuvre soit immediate-  
ment de Dieu, & que ce desistement de pren-  
dre nourriture suiue la volonté absolue de ce  
souuerain Architecte, par ce qu'il seroit con-  
trainct d'aduouer, & admettre les causes sur-  
naturelles, par lesquelles Dieu opere ses mer-  
ueilles inconprehensibles, & qui surpassent la  
capacité de l'intellect humain. Il propose vn



QUATRIÈME DISCOURS,

peu apres des effects, qui ont apparece de proceder des causes extraordinaires, lesquelles neanmoins sont naturelles, & pour ce que ce s'ont effects rares, il dit que souuent on les tire des ordinaires, pour les loger entre les supernaturels & extraordinaires, & qu'au lieu de les restreindre aux causes simplement naturelles, on leur assigne place entre les supernaturelles. Ainsi autrefois le voltiger, & danser sur la chorde, le frapper du pied d'un cheual autant de coups en terre, qu'une piece valloit de sols, & la cadence des cheuaux par figures en un carosel, encore que ce fussent, comme il remonstre, des effects & actions dependentes d'une d'exterite & adresse humaine, neanmoins on les a voulu attribuer à des causes non commune, & esleuees au dessus de la nature. Ceste pensee peut bien tomber en un esprit rude & populaire, qui n'est capable d'aprehender les choses telles quelles sont. Sa rustique ignorance est excusable, l'admiratio qui en est la mere faict en luy ce mauuais iugement, aussi ne fault il se rapporter a l'imbecillite de son sens : mais un esprit beau & cler voiant ne c'y trompe point, il scait discerner le commun de ce qui n'est pas commun, l'ordinaire de l'extraordinaire, & le naturel du supernaturel, il se detraque facilement des choses sensibles, pour s'insinuer aux choses qui ne tombent point sous le sens, par l'em



nence de son intellect. Ils veoit a nud, ce qui se faict par inductrie humaine, & le separe de ce qui est au dessus d'elle, il quitte les sens, faict iouer les ressorts del' intellect, il decouure les tromperies sensuelles, & s'arreste aux conceptions mentales, pour entrer en la cognoissance des veritez. Dōcques nostre Autheur incognu pipe son intellect, quād il nous met deuāt les yeux les exemples mentionnez cy dessus, pour mōstrer que l'on iuge les causes de l'inappetence de Godeau estre surnaturelles, quoy que naturelles, à l'exemple de celles qui ont esté attribuees aux effets precedents à cause de leurs raretez: on ne luy accorde pas ce poinct. Car en ce qui touche la continuation de vie sans aliments par plusieurs annees, il fault en croire non les sens, mais la raison spiritualisee: Aussi les scauants quittent l'ocure lumiere des sens, & se laissent cōduire au cler flambeau de l'intellect, pour apprehender les causes des effects, releuez au dessus de la nature particuliere, en se rengeant & ploiant soubz elles. Ce n'est point faire le hola, comme il s'escrie, mais c'est baisser les yeux soubz les brillants esclats de la nature vniuerselle, laquelle donne estre à des effects, qui ne recognoissent point les moiens ordinaires. Il luy a semblé qu'il en alloit ainsi en ceste cessation du boire & du manger, comme en la congelation & induration



d'un foetus humain conserué vingt huiet ans  
dedans l'enceint & cōtour de la matrice d'une  
femme de Sens, sur-nommee la Caritade, du  
nom de son mary, elle comme chacun le scait  
ne conceut enfant, qu'en la quarantieme an-  
nee de son aage, & demeura grosse non d'une  
molle, mais d'un enfant bien formé, duquel  
elle sentit les eslants & efforts terme escheu  
de son accouchement attendu, & non la sortie  
le conserua en son entier iusques au soixante  
huietieme an, qu'elle expira, sans que le foetus  
includ eut receu autre alteration, qu'une desic-  
cation & callosité, & sans auoir esté touché de  
putrefaction en un esgout ordinaire du corps,  
quoy qu'il fut esteint des le temps expiré de  
son exclusion esperee, & non arriuee. Cest  
exemple bien rare, & non encore veu par tou-  
te lantiquité fut adiugé aux causes naturelles,  
nous en auons publiees quelques vnes par un  
discours, qui deslors fut mis sous la presse.  
Car ce foetus endurcy & comme petresifié, fut  
tiré de la matrice, & exposé a la veüe de tout le  
monde. I'estois assisté de deux Cirurgiens en  
l'extraction qui en fut faicte deuant moy, le-  
quel nonobstant les guerres passees, se vecit  
encore entre les mains de Montsainct, qui le  
tira de la vefue de Cothias Chirurgien, lequel  
s'en estoit saisi. Et pource que l'on apenetré  
iusques a des causes naturelles de ceste rareté,



nostre anonyme veut, que l'õentrouue aussi en la priuation du boire & du manger, sous la faueur desquelles, on puisse viure sans aliments vne longue suite d'ãnees. La rencõtre est bien differente car encore que le premier soit dedãs les passes de la nature particuliere, ie dis que ce dernier va pl<sup>9</sup> outre, parce que la rareté seule à fait admirer l'induration du foetus, mais en l'inappetence de quatre ans vnze mois, outre la rareté, il y a de la surnaturalité, à laquelle la naturalité cede, comme inferieure: aussi ne marchent elles d'un mesme pas. L'intellect humain est capable de la rareté, & en cõprend la cause naturelle, la chose surnaturelle desire vne plus sublime intelligence: si que lon ne peut tirer des exemples alleguez, que la vie humaine puisse subsister sans aucune nourriture, outre & par dessus la destination de la nature particuliere, selon le reiglemẽt estably par l'uniuerselle. Car ce n'est pas vn effect seulement rare & estrange, que de viure sans alimẽt, comme ce qui a esté representé, mais aussi surnaturel, pour la comprehension duquel, il faut que l'entẽdement se guinde par dessus les sens, nos precedens discours en font foy. Passons au reste de son narré, & l'examinons, il veut faire paroistre, que des facultez de l'ame naturelle, vitale & animale, la seule naturelle peut estre oysie, voire cesser du tout, & que la vie peut



estre continuee sans son interuention & pour fonder son aduisil propose que les vaisseaux ombilicaux restent en pure perte quand l'Enfant est tiré de ses enuelopes pour veoir le iour. En la suite de ce discours, il a imaginé vne voie plus commode pour la nourriture del'Enfant sorti de son cachot, que la bouche, ceste imagination n'est pas raisonnable, car la raison ne peut souffrir vn Momus, qui vouloit donner aux pēsees du cœur vne fenestre, & accusoit Dieu de ce defect. Aussi elle ne peut permettre, que la voye de la nourriture, autre que la bouche, soit asseruie à sa pensée & opinion extrauagante. L'œuvre de Dieu n'a rien de manque, il dispose de toutes choses mieux que tous les hōmes assemblez en vn ne peuuent concepuoir: cecy soit dit comme en passant reuenons à nos vaisseaux ombilicaux. Supposé que ces vaisseaux fussent sans vsage, ce qui n'est pas, sensuit il de la que la faculté naturelle puisse estre inutile & demourer oy siue; nous demandons des preuues solides, & demonstrations pour le croire. Car il fault verifier que l'on peut viure sans boire & sans māger, & que la faculté naturelle n'est ny vtile, ny necessaire. Nous en demandons des raisons vallables, pour le croire. Il falloit monstrier comme elle peut cesser, & que cessant, on peut viure sans boire & sans manger: desorte que la



maxime tenuë pour veritable parmy les Medecins, que tout ce qui vit prent la vie de l'alimēt soit en fin renuersee & destruite. Que si ceste proposition demeure vraye, & ne peut estre dementie, sa contradictoire sera faulse. La faculté naturelle destinee pour la vie, ne pourra iamais cesser, ny estre oy siue, tandis que l'homme subsistera. Je scay bien que ceste faculté cede à la vitale, & à l'animale, qu'elle est moindre en dignité & operation, mais il ne sensuit pas qu'elle soit inutile, ou qu'elle n'opere, ou ne contribue rien à la conseruation & existence de l'homme. Cest cōme qui diroit les salles chambres, cabinets, d vn bastiment, & tout ce qui est esleué par dessus le fondement, sont les partties du logis les plus belles, vsuelles & necessaires doncques le fondemēt est sans vsage, telle consequence seroit ridicule. Aussi la faculté naturelle, comme base de la vitale & animale leur fournit la matiere qui les entretient. Et cest se mesconter grandement de dire, que celles cy puissent subsister sans celles qui les fomēte & nourrit. C'est comme qui diroit, qu'un petit enfant qui a besoing du lait puisse se passer de la māmelle, qui le nourrit.

Ce qu'il adioust depuis, n'asseure pas mieux son opinion, que le corps qui a obtenu sa quadrature, & ses dimensions peut se passer de l'aliment, & qu'il ne sers qu'à les acquerir, & non



à les conseruer. Je dis que la substance des parties est euaporable, ne peut demeurer en vn mesme point, & que venue à sa perfectiō, elle doib & veut estre cōseruee. C'est vne necessité adherente a leur condition, puis que tout ce qui est fluxile, s'il n'est réparé, s'aneantit tellement, que ce qui est exposé à vn flux continuel, desire vne reparation continuelle. Ores est il que la substance des parties est engaigee à vn flux sans intermission, doncques à vne restauration non interrōpuë, si que pour empescher, leur dechet, il faut les reparer. Nous auōs traité ce subiect en nostre premier discours, & auons monstré la necessité de leur cōseruation par l'alimēt. Cela n'est point reuocqué en doute, ny controuersé parmy les Philosophes & Medecins. Passons outre nostre anonyme, pour establis la non necessité du boire & du manger, veut que ce ne soit point le sentiment du defaut, qui conuie à la nourriture, mais le resouuenir seulement du boire & du manger, comme si le resouuenir excitoit ceste fōction. C'est se bander contre l'appetit naturel, que la suction de la bouche du vëtricule reueille, par le sentiment de ce qui luy manque, & qui est cōmun à toute creature nee avec l'eppetit sensitif & animal. Que sert à cet Autheur sās nom, de dire en suite de ce que dessus, que le boire & le manger produisent de grands maux, &  
son



font causes de grandes infirmittez, de forte que pour le bien de la sante, il maintient qu'il seroit plus vtile de s'abstenir d'alimēts, que d'en vser quād ie luy auray accordé cela sās l'imitation aucune, peut il inferer, que par les mauls qui arriuēt duboire, & du māger on s'ēdoibue passer: ce la n'est pas cōcluāt. Si le vin enyure, si le Soleil dōne la fiebure, faust il quitter le vin, & se plaindre du Soleil viuifiant toutes choses? le bon vſage les fait valloir. Si la nourriture est cause à quelques vns de leurs maladies, elle profite demeurant aus termes de mediocrité. C'est l'exces qui cause le mal. Car tout exces est ennemy de nature, aussi celuy qui aime sa sante, borne ses desirs d'une iuste mesure, de laquelle les extremitez sont tousiours vitieuses. Cecy ne se trouue pas seulement vray parmi le boire & le manger, mais aussi parmi le trauail & le repos, le veiller & le dormir, parmi les passiōs & troubles de l'ame: si que pour les desordres & maladies, qui viennent de la surcharge des aliments, il n'est pas raisonnable d'admettre vne non necessité d'iceux. Et pour auerer que par vne abstinēce accoustumee on peut se desister du boire & du māger, il met en auant l'histoire d'une femme rapportee par le Croniqueur Gilles, laquelle cessa de prendre aucune nourriture trois ans de suite, pour s'estre accoustumee a ieusner, encore nous met il

**F**



deuant les yeux vne Damoiselle pres Dreux, laquelle ne boit ny ne mäge nō plus quel'autre, succe seulement vn peu de vinaigre vne fois en six sepmaines, adiugeant avec alieurance ces effets à vn ieune accoustumé. Le consens que ces Histoires soient veritables, & toutes celles de ceux que les Autheurs produisent auoir vescu sans aliments par les siecles passez, mais pour donner place à sa creance, qu'il nous en face veoir les causes naturelles: que nous les touchions au doigt & à l'œil, afin qu'il soit creu. Mais ie dis au cōtraire, que tel desistement de boire & de mäger n'est vn effect d'vne accoustumance, il est fondé sur vne cause plus eminente que la nature ny que l'accoustumance, ainsi qu'il est arriué à l'Enfant de Vau-profonde, & cecy est d'autant plus remarquable en luy, qu'il commença de quitter le boire & le manger, n'estant encore qu'en la neuuiesme & demie année de son aage, aiant cōtinué en cest estat quatre ans vnse mois au bout desquels la mort luy a tranché le fil de sa vie. I'ay dis, plus remarquable en luy pour-ce qu'il estoit enfāt, & qu'en ceste aage son appetit debuioit estre grand, & d'ailleurs qu'il n'auoit encore acquis ses dimensions. Nostre anonyme aduance de foy, & sans adueu, que Godeau est demeuré leger, racourcy & estroit: tant s'en faut que cela soit, qu'au contraire on a remarqué en luy



vn apparente creuë, & en hauteur peu toutes-  
fois, & en grosseur vn peu plus : & ceste creāce  
m'est commune avec tous ceux, qui l'ont veu  
& curieusement obserué, & ce qui me porte à  
ceste declaration, c'est que ie l'ay eu chez moy  
iusques à six fois en diuerses anneés. Ie voulois  
m'assurer, & garder de surprise, afin que ceste  
verité fut mieux receuë de mes contēporains,  
& de la posterité & quand il n'y auroit autre  
preuue que ce qui s'est veu en la dissection des  
parties du corps on ne peut se preualoir d'vn  
raccourcissement & legereté pretenduë par  
nostre anonyme. Il pose en faict, que des cho-  
ses non naturelles aucunes ne default a Go-  
deau, sinon le boire & le manger. I'en suis d'ac-  
cord avec luy, mais de la il cōclut avec resolu-  
tion, qu'il peut viure soubs la faueur des autres  
choses non naturelles, avec la subtraction des  
aliments. Ie ne puis acquiescer à ceste opinion,  
ains ie soustiens, que la priuation des aliments  
est seule capable de ruiner & demolir le sub-  
iect, & que la vie ne peut subsister sās eux. Luy  
mesme se perd de ses propres armes, car au cō-  
mencemēt de son narré, il recognoit quel'hō-  
me subsiste par les choses non naturelles, du  
nombre desquelles est le boire & le māger, &  
qui sont aduouees estres necessaires. Que si ce  
boire & manger sont choses necessaires, Il sen-  
suit que sans elles l'hōme ne peut subsister. Io



ne veus enfler ce poinct d'une pl<sup>9</sup> grāde esten-  
due de parolles, pour ce que nous en auons dis-  
couru cy deuant, & donné des preuues a voiles  
estendues. Il passe cecy legerement, & l'efforce  
de faire valoir son aduis, par vne raison, cōme il  
estime, plus plausible, nous remonstrant que  
les esprits font viure, & sont mis au corps pour  
le faire viure, mesme le garētir de putrefaction,  
& de la il maintient, que l'homme peut viure  
sans boire & sans manger: mais si pour vn mes-  
me effect plusieurs causes concurrent, comme  
quand pour la sonnerie d'un horloge plusieurs  
ressorts cooperēt, souffrant la perte de l'un, les  
autres demeurent courts & inutiles. Que l'un  
des causes qui avec d'autres fait vn effect  
soit soubstraicte qu'en peut il reussir, sinon vne  
vaine attente de l'effect & vne esperance mo-  
quee? somme qu'en ceste action de viure, il y a  
vn concours de plusieurs choses. Les esprits ne  
font pas seuls à produire cest effect. Doncques  
il ne se peut dire absolument, que les esprits  
facent viure. Car si cela estoit que les esprits  
seuls facent viure sans le concours des alimēts  
tous les hōmes sont muniz d'esprits, si que les  
esprits suffiroiēt à faire viure tous hommes, &  
le nombre seroit infiny de ceux, qui voudroiēt  
iour de ce benefice & priuilege des esprits: les  
pauures auroient vn grand aduantage, & se-  
roient dispensez de la peine de mandier leur



vie. Mais cest combattre contre les ombres de dire que les esprits seuls suffissent a faire viure. Car l'aliment faict viure, autant en fait l'air inspiré, par ce que si tost que l'inspiration est intercepte, & qu'elle cesse sans retour, la vie se perd, & telle en est l'importance, que la vie ne peut estre sans elle. Ores afin que lon ne confonde la respiration avec les esprits, la différence des deux est grande. Car la respiration est vne fonction, qui ne faict pas vne partie en la structure du corps, mais les esprits y entrent comme parties. Nostre anonyme n'est pas encore au bout de sa fusée, il remuë toute pierre, & seruë de toutes parts pour autoriser, & donner poids à son opinion, voire se maintenir parmy les causes naturelles il tire le nez à vn lieu & passage d'Hippocrates, que le feu & l'eau sont les principes de vie, pour ce que le feu anime tout, & l'eau nourrit tout. Si que ces deux se rencontrans agir en Godeau, sans qu'il soit besoing d'autre nourriture, il veut, qu'il puisse & ayt peu viure soubz l'assistance de ces deux, & par ce moien nostre inappetent aiant eu en soy mesme, de quoy s'entretenir, le feu & l'eau, n'auroit eu affaire d'autre nourriture en son desistement de boire & de manger, & la vie luy auroit esté conseruee par ce moien. Et quoy? ces deux n'agissent il pas en tous? que ne produisent ilz le mesme effect en tous? Certes l'au-



thorité d'Hippocrates est grande, & telle re-  
cogneuë principalemēt parmy les Medecins,  
qui aiment mieux en choses doubteuse l'inter-  
preter, que de luy contredire. Je dis aussi, que  
ce lieu ne peut exclure l'assistance des autres  
choses vtils, & necessaires à la vie, & ne doit  
ce passage auoir l'estenduë, que cest autheur  
luy semble donner. Aussi ie ne pourrois m'as-  
seurer à vne opinion, qui n'auroit vn establis-  
semēt stable & solide. Qui ne sçait que ce feu  
duquel Hippocrates parle, ne peut estre de lō-  
gue duree, s'il n'est fomēté de quelque matie-  
re alimentaire, laquelle luy venāt á deffaillir,  
il agit, & employe ses forces contre soy mes-  
me, se deuore & consomme bien tost, voire  
c'est chose resoluë, que le defect de l'alimēt est  
la cause immediate, & prochaine de l'extinctiō  
de la chaleur naturelle, qui est ce feu, duquel il  
entēd parler. L'experiēce nous en donne vne  
preuue asseuree en la flamme d'vne chandelle,  
laquelle cesse de luire, si le suif luy defect: &  
partāt ce feu, qui seroit vn des principes de vie  
en Godeau, n'ayant esté maintenu d'aucune  
matiere qui luy fust suggeree, n'a peu subsister  
de soy, ains a deub s'esteindre, puisque l'alimēt  
luy māquoit au cours des annees de son inap-  
petēce, telemēt qu'il faut tirer des preuues de  
sa subsistence d'ailieurs, que des causes ordi-  
naires, Ayant parlé du feu, voions avec la mes-



me breueté l'efficace de l'autre principe de vie, qui est l'eau. Si ce luy est vn principe de vie, il ne doit estre preueni d'un autre qui le precede. Car si son existence est dependante d'un tiers, ce tiers luy sera vn autre principe de vie, & cela posé, ces deux principes mentionnez ne seroient suffisans. Si bien qu'Hippocrates auroit esté defectueux, en ne mettât que deux principes de vie, le feu & l'eau. Examinons cecy d'auantage avec le mesme raccourcissement de parolles. Si l'eau principe de vie, & cōme tel, a conserué Godeau sans l'usage des aliments, quel moiē dit nostre anonyme. C'est que l'air espess se fait eau, & le receuant continuellement, il ne cesse de se conuertir en eau, il a eu en soy ce principe de vie, capable de le conseruer sans le secours des aliments. Par ce rencontre il appert, que le feu aura esté principe de vie en Godeau essentiel & interne, & l'eau principe aussi en autre consideration, à sçauoir casuel & externe, cela se refute de soy mesme. Car si de deux principes l'un est naturel, il faut que l'autre le soit aussi, pour se pouoir maintenir par vn lien cōmun en vn mesme subiect. Posé que l'un & l'autre conspirassent a vne mesme fin, & que l'air espess conuerty en eau ayt suffi à maintenir Godeau en vie, en luy seruāt de matiere alimentaire, puis que ce mesme air est receu indifferēment de tous, & esgalement, il



debueroit causer vn mesme effect en tous, du moins en plusieurs, voire ordinairement, ce qui n'arriue pas. Aussi est-ce vne imagination vaine, & erreur d'esprit, que de le croire. Donnons luy encore d'abondant, que l'air conuertuy en eaue puisse seruir de matiere alimentaire a la flamme, laquelle viuiſie c'est inappetent, & qu'elle empesche encore la dissipation, si est ce que c'est air n'auroit la force de conseruer les parties en leur perfection, & integrité de quadrature & dimēſions. Car il fault vn subiet qui ait de la solidité, pour les entretenir en vn mesme estat, & qui puisse obuier à leur consommation. L'eaue y est encore moins propre, que l'air. Car l'air se peut vnir aux esprits, pour les maintenir, mais l'eaue que l'air produit, non. Car il faudroit que ceste eaue fut conuertible en sang, & pour ce faire, il seroit besoing qu'elle passaſt par le vētricule, que de la elle fuſt portée dedans le foye, auquel la faculté naturelle reside, cōme en son propre domicile. Ores est il que ceste eaue inspiree, ou cest air fait eaue, n'est transmis au foye, qui est l'officine du sang pour y estre sanguifié. D'ailleurs ce qui nourrit, doit participer de la chaleur, laquelle ne peut estre en l'air fait eaue, aiant ceste qualité aussi peu que nostre eaue cōmune. Ioinct que les elemēts concurrent tous en l'aliment, & en la chose alimentee, ce qui n'auendroit pas, si



nous establiſſions le feu & l'eau ſeulz principes de vie. Je ne veux inſiſter d'auantage en choſe ſi claire, c'eſt trop ſ'eſloigner de la raiſon, de croire que l'air mué en eau ſoit capable de nourrir, & maintenir vn corps, n'ayant les qualitez deuës à l'aliment, qui doit contenir en ſoy la ſubſtance des corps elementaires incorporez en vn & vnies au ſang pour le rendre alimentaire. Reuenons à Hippocrates. Si ſon authorité auoit ce credit, de faire aduouer que ces deux fuſſent les principes de vie, & que fuſſions obligez de iurer en ſa parole, nous luy dōnerions vn ſens cōuenable, & dirions le feu & l'eau, eſtre principes de vie les pl<sup>9</sup> eminēts, ceſt à dire cauſes principales, & non ſeules. En fin quād nous paſſerions à noſtre anonyme que le feu & l'eau euſſent viuiſié Godeau, & que ce feu ſe fuſt conſerué tout le tēps de ſon inappetēce, à l'aide de ceſte eau, nous luy demandons cōmēt il ſ'eſt peu faire tāt que les parties contenant, que conrenues ſe ſoient gardees ſans raccourciſſement & amaigriſſemēt, puis que nul ſang ne ſe faiſoit de nouueau, & qu'il ne ſ'en faiſoit aucū departemēt, pour les maintenir en l'integrité de quadrature & dimēſiōs, du moins en l'eſtat, qu'elles ſe trouuerent en ſon deſiſtement de boire & de manger. Car ſi toute ſubſtance fluide, abandonnee de ce qui peut la fomēter, neceſſairemēt dechet, eſtant



QUATRIESME DISCOURS,

les parties fluides, elles se fussent visiblement departies, & de leur solidité, & de leur embô-point, & neantmoins elles n'en ont rien perdu en quatre ans vnse mois, encore qu'aucun aliment ne leur aie esté contribué. Doncques il ne faut esleuer le bastiment de la vie de Iean Godeau, depuis son innapetence, sur des fondemēs fantasiez. I'adiousteray, que cest chose tenuë pour maxime vraie, & indubitable, & que nous auōs employee ci deuāt. Que tout ce qui vit, prêt vie de l'aliment: elle ne souffre, ny ne recoit aucune restriction, puis que la flāme se va tousiours deuorant soimesme, quelque matiere que ce soit qui luy soit apposee. Car ce qui est assimilé n'est iamais conforme en tout à ce qui l'assimile, ioint que tout agent perd & quitte, du sien en agissant & tout combat oste tousiours quelque chose à l'vne, & à l'autre partie. Reste pour dōner la derniere main à ce discours, de veoir la force d'vne consequence, de laquelle il veut tirer quelque auantage, disāt que le dormir est cōcedé à Godeau, & puis qu'il ne recoit aucun aliment, il ne peut estre rapporté aux vapeurs esleuees de l'alimēt, lesquelles on scait estre causes efficientes du sommeil aussi recognoissant que Godeau n'a point l'vsage du boire & du manger, & neantmoins qu'il dort, il se depart de ceste cause cōmune, tiree des vapeurs de l'alimēt pour establir l'ais



ause du dormir, si que commel'air produit le  
dormir en luy, il peut aussi estre, selon sa pēsee,  
en Godeau la cause de sa vie. Ainsi fait il estat,  
que l'air est generatif du dormir en Godeau,  
comme aussi de sa vie, & de son entretiē. Nous  
auōs mōstré que l'air n'est ny capable de don-  
ner la vie, ny de l'entretenir, aussi nous luy de-  
nions qu'il soit la cause efficiente du sommeil.  
Car l'air duquel il s'agit, ne peut estre aliment,  
puis qu'il n'est pas conuertible en sang: & puis-  
que c'est de l'alimēt, que les vapeurs, qui lient  
les esprits & suscitent le dormir, sont esleuees  
au cerueau, & que l'air ne peut estre sang, aussi  
ne peut il causer le sommeil comme aliment.  
Encore peut on doubter, si mesme le sang en  
Godeau luy causeroit le dormir. Ien'ētre en cer-  
tais que i'abandonne avec raison. Car si la va-  
peur luy excitoit le sommeil, puis que le sang  
en luy ne se renouelloit point, faute d'alimēt  
il debuoit se diminuer. Car la vapeur diminue  
le corps, duquel il est vapeur. Et neanmoins le  
sang s'est conserué en Godeau en vn mesme  
estat, sans qu'aucune nourriture luy aye esté  
communiquée pēdant son inappetence. Mais  
tirons nous de ce subiect, & considerons l'air  
en sa qualité, de laquelle il est susceptible, selō  
les impressions diuerses des saisons muables, &  
posons qu'il soit froid, ou chaud, ce sont les  
qualitez plus remarquables en luy. Il ne peut,



QVATRIESME DISCOVRS

en vne sorte, ou autre, estre cause efficiente du sommeil. Car si pour estre froid, il donne estr au sommeil, tant que la saison, qui le red froid durera, le sommeil doibt estre cōtinué, d'autā que la presence de la cause establit son effect. Ainsi le sommeil de Godeau n'eut esté reiglé comme il estoit, la duree du froid eut esté la mesure de son dormir, ce qui ne s'est pas fait. Dōcques le froid n'est pas autheur du sōmeil. Accommodons l'air avec le chaud, ceste qualité ne le suscitera non plus que le froid, au cōtraire le destruira. Car la chaleur cause le mouvement, qui est contraire au repos & sommeil. C'est pourquoy en l'hiver le dormir est plus long & en l'esté pl<sup>9</sup> court, par ce que la chaleur externe, communiquee par l'air dissipe les nuages & vapeurs tirees des aliments, par lesquelles les esprits, jettez dedans leurs liens, sont retrus & emprisonnez. Partant si l'air est chaud, il consomme la matiere du sommeil, & rend aux esprits leurs actions libres. Car leur influence n'est empeschee, ny intercepte par les vapeurs, puis que la chaleur de l'air les deuore, & dissipe. Que si l'air avec les qualitez actiues, & plus efficaces, n'est pas cause efficiente du sommeil, les passiues n'auront pas plus deffect: aussi n'en ferons nous ny mise ny recepte. Apres l'establissement du sommeil par le moien de l'air, selon son imagination, pour coronner



son discours, il propose que les esprits meuuent les actions, celles cy les organes, lesquels satis del assitude ne demandent, & n'appettent que le repos. Ores est il que les organes n'ont aucun sentimēt de lassitude, sinon lors que les esprits leur māquent, & defaillent, car si les esprits subsistoient en vne vigueur egalle, & y perseueraissent sans s'affoiblir, ny diminuer, ils satisferoient aux actions organiques, & les organes n'auroient besoing de repos. Que si la diminution trouue place parmi les esprits, & qu'en fin ils soient dissipez en partie, il est necessaire que quelque matiere les repare. Serace l'air espessi faict eaue? il n'y a point d'apparāce. Car l'eaue seroit productiue du feu, & les esprits sont ignees, qui ne peuuent proceder, de ce qui leur est oppose. Si bien que pour ce regard il faut viser ailleurs, pour y trouuer vne autre matiere, qui les renouuelle. Ores ne se peut il former de nouveaux esprits, que de la plus subtile portion du sang, cest la source qui leur dōne cours, & ce sang n'est reparable que par l'aliment, & non par l'air, qui n'est conuertible en la substance du sang: & quand on dit que l'air donne quelque chose aux esprits, cela se doibt prendre & entendre de quelque moderation, ou insinuatō de sa qualité pour leur raffraichissement, ou autre fin: mais non qu'il departe sa substance, pour estre conuertie en la



substance des esprits. Desquels la production a autre source, que la plus subtile portion du sang. Ores en la description des parties de Godeau, & qui ont esté examinees serieuſement nous auons dit, qu'au vuide & creu de la poitrine, s'estoit trouuee vne quantité d'eau assez tenuë, comme aussi dedans l'enceinct du cœur, comme encore aux cauités superficielles du vêtre inferieur. Si la cōiecture est receuable, & qu'elle soit capable de fōder vne opinion, ie dirois problematiquement, que ceste eau espāchee, & flotante és espaces que nous auons ſpecificiez, pouuoit venir de cest air espesſi cōuert en eau, soit pour le rafraichissement des poulmons & du cœur soit pour la defense des parties naturelles, qui sembloient, en vne longue inappetence & abstinence, se debuoir desſeicher. Concluons de tout ce que dessus, que les effects, qui sont sans nombre, exposez à nos sens iournellement, & lesquels ne se peuvent renger soubz la benderolle des causes naturelles, doiuent estre renuoiez aux surnaturelles, desquelles Dieu est l'origine, comme cause premiere, & qui passe, quād il luy plaist, les lices de la nature establie en vn chacun, & quoy que ceste maxime soit des plus faciles & plus pieuses, ce sont les parolles de nostre anonyme, elles ne doibt estre repudiee sās apparence de verité, puis que lon recognoit maints ef-



fets estre visiblement, & sensiblement furnaturels. Et puis quel effect prent la cōdition de la cause si l'effect est furnaturel il faut qu'il recoiue la loy de sa cause & qu'il en prenne la denomination & que cōme la cause est furnaturelle l'effect soit furnaturel & partant incomprehensible n'inferez pas de cecy que ie croie les causes naturelles estre toutes comprehensibles desquelles les effects tombent sous les sens, les vnes le sont les autres non sur le commencement de nostre troisieme discours nous auons fait veoir plusieurs effects naturelz desquels nous auons dit les causes estre naturelles mais cachees à l'intellect humain si qu'il y a grande difference entr'e les effectz qui dependent des causes naturelles & ceux qui resortissent des furnaturelles car les effects qui dependent des causes naturelles en tous indiuidus de mesme espee ne varient point & suiuent le cours de leur nature indiuiduelle mais les effectz furnaturels ne se peuent adiufer aux proprietiez des indiuidus ains se tirent des marches ordinaires des proprietiez indiuiduelles veu doncques que tels effects se trouuent pourquoy ne frāchirōs nous pas les passes des causes naturelles pour nous donner entree & familiariser avec les furnaturelles bien qu'il soit bien seant, à celuy qui professe la Medecine, de ne se escarter des causes naturelles, tāt



que faire se peut, si est ce que ne trouuant dedans leur pourpris, de quoy assouuir son esprit, ny subiet d'y acquiescer, on ne doibt le blamer s'il se iette dedans le champ des supernaturelles. pour y cueillir les plus agreables fleurs du contentement de l'esprit, puis qu'il ne peut le rencontrer au iardin des naturelles. Aussi que parmi les supernaturelles, l'esprit se peut resoudre pieusement. Et icy ie couperay ce discours, racourcy de l'estēdue, que ie pouuois luy donner, si i'eusse voulu m'arrester aux particularitez du narré, que i'ay en main. Supliāt son auteur de continuer ses belles & rares conceptions pour le bien de la posterité les assortissant de viues & valables raisons. Ie ne veux entrer plus auant en l'examen de son bel escrit, qui meriteroit vn iuste volume, plus de loisir que ie n'ay, vn esprit plus ferme, & vne main plus ieune, & plus delicate que la mienne. Aussi qu'il est temps que ie sonne la retraite, courant la soixante & neuuiesme annee de mon aage, laquelle demande la fin du traual, & le commencement du repos.

F I N.